LA REVUE DE
TEHRAN
ISSN 2008-1936
MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE
N° 161, Avril 2019, 14e ANNEE
10 000 TOMANS
5 €



www.teheran.ir

De l'Antiquité à l'ère contemporaine: le vert Mâzandarân, bastion de l'iranité (I)

www.teheran.ir

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Mosaddeq-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran,
Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
E-mail: **mail@teheran.ir**
Imprimé par Iran-Tchap



La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Direction
Mohammad-Javad Mohammadi

Rédaction en chef
Amélie Neuve-Eglise (Razavi-Far)

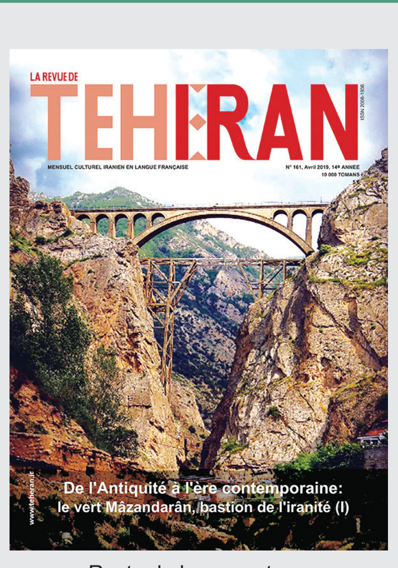
Secrétariat de rédaction
Arefeh Hedjazi
Babak Ershadi

Rédaction
Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Afsaneh Pourmazaheri
Jean-Pierre Brigaudiot
Mireille Ferreira
Elodie Bernard
Gilles Lanneau
Majid Youssefi Behzadi
Khadidjeh Nâderi Beni
Zeinab Golestâni
Mahnaz Rezaï
Djamileh Zia
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Sepehr Yahyavi
Shahab Vahdati
Saeid Khânâbâdi
Marzieh Khazâï

Graphisme et mise en page
Monireh Borhani

Correction
Béatrice Tréhard

Site Internet
Mohammad-Amin Youssefi



Recto de la couverture:
Le pont Veresk à Savâdkouh, province du Mâzandarân



LA REVUE DE TEHERAN

Premier mensuel iranien
en langue française
N° 161 - Farvardine 1398
Avril 2019
14ème année
Prix 10 000 Tomans
5 €

Sommaire

CAHIER DU MOIS

CULTURE

Repères

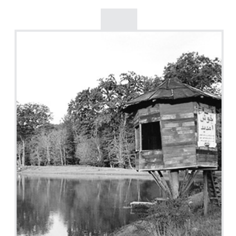
PATRIMOINE

Tradition



LECTURE

Poésie


18

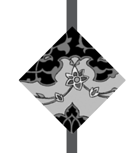

52


70

CAHIER DU MOIS

Le Mâzandarân, une province plus historique que l'Histoire

Saeid Khânâbâdi



Au deuxième étage du Musée national d'Iran, avant d'entrer dans la partie concernant la période historique qui commence par les découvertes des collines archéologiques et continue par les trésors de l'époque élamite, sont exposés des objets découverts dans les grottes préhistoriques fouillées par les anthropologues iraniens et étrangers un peu partout en Iran. L'on y trouve des pierres taillées, des petites figurines, des morceaux de squelettes humains et des ossements d'animaux chassés par les premiers habitants du plateau iranien. Dans cette partie du musée, un grand panneau informatif présente aux visiteurs deux des grottes de la province de Mâzandarân, au nord de l'Iran. La grotte Kamarband (Ceinture) et la grotte Hotu situées dans les environs du village de Shahidâbâd de la ville de Behshahr, à l'est de cette province, ont été fouillées entre 1949 et 1952 par une équipe de recherche du Musée de l'Université de Pennsylvanie.[1] Ces recherches ont été réalisées sous la direction de l'anthropologue américain Carleton Stevens Coon, connu pour ses théories raciales.

Dans ces grottes du Mâzandarân, l'équipe américaine a découvert plusieurs objets datant de différentes époques, depuis l'âge de glace (il y a 75 000 ans) jusqu'au Néolithique, Chalcolithique, l'âge du bronze et l'âge du fer. À la grotte Kamarband, ont été découvertes surtout des pièces de tissu de 6500 avant J.-C. C'est



La grotte-citadelle de Khorshid près de la ville Pole-Sefid de Savâdkouh



La grotte Hotu située dans les environs du village de Shahidâbâd, Behshahr

une preuve qu'à cette époque, les habitants de cette région connaissaient déjà les techniques de tissage de laine d'animaux domestiques. À la grotte Hotu, à 50 mètres de la grotte Kamarband, les anthropologues américains ont pu découvrir trois squelettes, appartenant à un homme, une femme et une jeune fille. La datation au carbone 14 montre que ces squelettes datent du Mésolithique. Quelques silex de l'époque du Paléolithique ont également été découverts. Les résultats de ces recherches ont montré que les premières traces d'habitation humaine dans la province de Mâzandarân datent au moins du Paléolithique supérieur. Les experts américains ont donné le nom de "Huto Man" à cette espèce humaine qui était beaucoup plus avancée que l'homme de Neandertal. Le professeur William White

Dans ces grottes du Mâzandarân, l'équipe américaine a découvert plusieurs objets datant de différentes époques, depuis l'âge de glace (il y a 75 000 ans) jusqu'au Néolithique, Chalcolithique, l'âge du bronze et l'âge du fer. À la grotte Kamarband, ont été découvertes surtout des pièces de tissu de 6500 avant J.-C.

Les résultats de ces recherches ont montré que les premières traces d'habitation humaine dans la province de Mâzandarân datent au moins du Paléolithique supérieur. Les experts américains ont donné le nom de "Huto Man" à cette espèce humaine qui était beaucoup plus avancée que l'homme de Neandertal.

Howells de l'Université de Harvard résume ainsi le résultat des fouilles de Carleton dans ces deux grottes du Mâzandarân:

"At Hotu and Belt Caves, on the Caspian shore in Iran, he found, aside from the important Hotu skeletons at a depth of 40 feet, distinct later and earlier Mesolithic occupations (the earlier in each case were seal-hunters), and he obtained Mesolithic radiocarbon dates running from the late 7th millennium to approximately 10,000 B.C." (W. HOWELLS, Harvard University)[2]

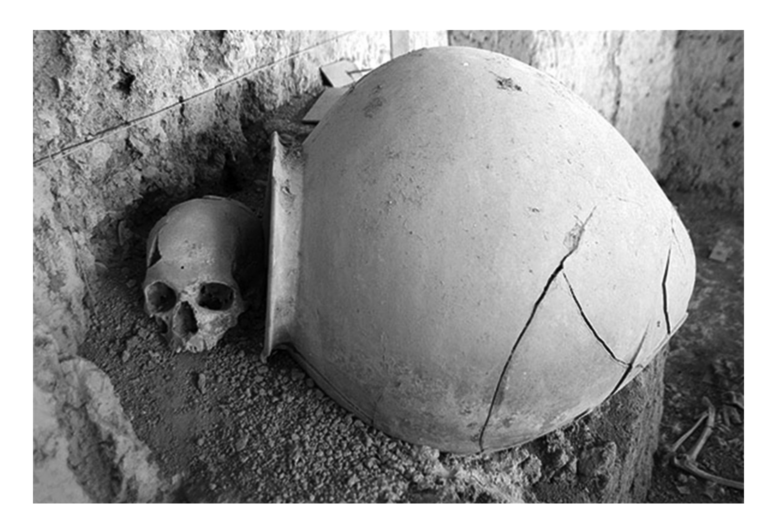
Cet article parle de l'histoire de cet "*Huto man*" depuis l'époque où il chassait les phoques de la mer Caspienne pour les préparer dans sa grotte avec des couteaux en silex soigneusement taillés jusqu'à l'ère où il fut soldat dans l'armée royale de Darius III lors de l'invasion d'Alexandre le Macédonien. Depuis l'époque où il accueille les derniers princes zoroastriens de la dynastie Sassanide jusqu'au moment où il fonde le premier État chiite en Iran en soutenant les descendants anti-abbâssides de l'Imam Ali. L'histoire du Mâzandarân est l'histoire d'une province qui a toujours joué le rôle du dernier bastion de l'iranité devant les invasions militaires, religieuses et culturelles étrangères, depuis les Macédoniens helléniques jusqu'aux Arabes musulmans.

La colline Gohar Tappeh

Suite aux changements climatiques et à la croissance démographique, les



Carte du royaume gréco-bactérien avec Tapuria se trouvant sur la rive sud de la mer Caspienne





Vestiges de Gohar Tappeh

habitants des grottes préhistoriques du Mâzandarân comme Huto, Kamarband, Altappeh (fouillée en 1964 par le professeur McBurney) ou Komishan (fouillée en 2009 par des archéologues iraniens)[3] quittent leurs foyers primitifs dans les grottes des zones montagneuses d'Alborz du nord et s'installent dans les plaines vertes de cette région littorale en formant la première génération des villages du Mâzandarân.[4] Ces villages vont devenir, dans les millénaires suivants, à l'âge du bronze, des villes prospères se dotant de systèmes politiques et commerciaux bien développés. La colline Gohar Tappeh, située à Rostam Kolâ de Behshhahr, est considérée comme le lieu de la première civilisation urbaine du Mâzandarân. L'habitation humaine, sur ce site, débute au Néolithique dans le cadre des villages primitifs. Mais à l'âge du bronze, cette localité devient une ville qui reste peuplée jusqu'à l'âge du fer au Ier millénaire avant J.-C. Certains experts estiment que les impacts socioculturels et commerciaux de cette ville ont même atteint les zones situées au sud-ouest du Turkménistan actuel. Les tombes découvertes dans le cimetière de Gohar Tappeh nous donnent d'importantes informations à propos du mode de vie et des croyances de ces premiers citoyens du Mâzandarân. Les fouilles archéologiques sur ce site ont commencé dans les années 2000. Les études concernant cette colline historique sont menées conjointement par l'Iran et des instituts étrangers, notamment l'Institut d'archéologie proche-orientale de

La colline Gohar Tappeh, située à Rostam Kolâ de Behshhahr, est considérée comme le lieu de la première civilisation urbaine du Mâzandarân. L'habitation humaine, sur ce site, débute au Néolithique dans le cadre des villages primitifs. Mais à l'âge du bronze, cette localité devient une ville qui reste peuplée jusqu'à l'âge du fer au Ier millénaire avant J.-C.

l'Université de Munich. La publication des résultats finaux de ces recherches archéologiques sur les vestiges de Gohar Tappeh peut nous ouvrir de nouveaux

Dans les sources antiques des historiens et des géographes gréco-romains, cette province est connue par le nom de Tapouria ou la Tapourie. Le mot Tabarestân est en réalité la forme arabisée du terme Tapourestân qui veut dire le pays des Tapours.

horizons dans les études sur l'histoire du Mâzandarân. À noter qu'une cinquantaine de collines historiques de la province attendent encore les budgets nécessaires pour que les fouilles archéologiques y commencent. La majorité de ces collines se trouvent au milieu de champs agricoles, de terrains arboricoles et dans des zones non-conservées. Elles sont ainsi très menacées, en particulier par des trafiquants d'objets antiques.

Le Tabarestân ou le pays des Tapours

Le nom d'origine de la province de Mâzandarân est le «Tabarestân». C'est sous le nom de Tabarestân que cette province a été connue et est citée dans les documents anciens et les sources historiques. Le nom Mâzandarân est plus récent, bien qu'il apparaisse dans *Le Livre des Rois* de Ferdowsi. Cependant, géographiquement, le Mâzandarân du *Shâhnâmeh* ne correspond pas à la province actuelle. Ce sujet a produit un vif débat chez les critiques littéraires iraniens[5] qui dépasse le cadre de cet article.

Dans les sources antiques des historiens et des géographes gréco-romains, cette province est connue par le nom de Tapouria ou la Tapourie. Le mot Tabarestân est en réalité la forme arabisée du terme Tapourestân qui veut dire le pays des Tapours. À propos de l'origine des Tapours, il existe deux théories. Certains historiens pensent que les Tapours étaient les peuples indigènes de cette province. D'autres historiens pensent au contraire que les Tapours désignaient les tribus aryennes nouvellement installées dans cette zone. Les Tapours partageaient cette région avec les Amardes, installés à l'ouest du Mâzandarân actuel. L'origine aryenne des Amardes est moins contestée par les experts. Surtout qu'au sud, le territoire Amarde avoisinait avec celui d'une branche des Cassites qui habitaient dans les montagnes du Qazvin actuel. La rivière Harâz divisait le territoire des peuples Tapours et Amardes. Les Amardes habitaient dans les zones montagneuses sur une étendue qui allait de la rivière Harâz jusqu'au fleuve Sefid-Roud (dans la province de Guilân). D'après certaines estimations, la citadelle Mâr-Kouh de la ville de Ramsâr serait l'œuvre de cette civilisation. Le territoire des Tapours s'étendait à l'est jusqu'à la Hyrcanie (la province du Golestân). Aujourd'hui, nous distinguons une superposition entre l'histoire de trois provinces actuelles du nord de l'Iran: le Guilân, le Mâzandarân et le Golestân. En nous limitant aux frontières du Mâzandarân actuel, nous pouvons conclure que les Tapours et les Amardes sont les premiers peuples souverains de cette région. La région du Guilân correspond mieux au royaume des Cadusii, si présents dans l'histoire mède et achéménide. Et la province du Golestân correspond plutôt à la célèbre Hyrcanie. À cette époque antique, la ville d'Amol est la capitale du Tapourestân et conserve

ce titre jusqu'à l'attaque mongole au XIIIe siècle. Les Tapours et les Amardes n'ont pas pu créer des États aussi puissants que ceux des Mèdes, des Perses ou des Parthes. Ils ont fondé des royaumes locaux dans cette province infranchissable profitant d'une sorte d'autonomie à l'époque des grands empires iraniens. Les Tapours et les Amardes ont laissé leurs noms dans les sources historiques de l'antiquité.

Le Tabarestân à l'époque des grands empires

Le nom de cette province est mentionné dans l'*Avestâ* par le terme de «Patash-khowargar». Darius l'Achéménide aussi, dans son bas-relief de Bistoun, reprend le même lexique avestique pour évoquer cette province. Darius inclut cette région dans la liste de ses satrapies, bien qu'à l'époque des grands rois de Persépolis, le Tabarestân soit catégorisé comme une partie de la satrapie de la Hyrcanie. Cette satrapie était également présente dans l'armée perse. L'historien romain Quinte-Curce rapporte par exemple l'existence d'une division de 1000 archers Tapours au sein de l'armée de Darius III à la bataille de Gaugamèles face aux Phalanges macédoniennes. Cette tradition d'envoyer des troupes pour renforcer l'armée iranienne subsistera pendant les siècles suivants. Les Arsacides, les Sassanides, les Safavides, les Afshârs et les Qadjârs, dans la composition de leurs armées, eurent recours aux légions issues de la province de Mâzandarân.

L'autre évènement qui donne l'occasion aux historiens gréco-romains de parler du pays des Tapours est la campagne d'Alexandre. En effet, grâce à la localisation géographique et stratégique de cette région qui, d'un côté, s'adosse à



Plat en argent doré de Tapouria, VIIe-VIIIe siècles. Le British Museum

la barrière naturelle des hautes montagnes de l'Alborz et de l'autre côté, est limitée par la mer Caspienne, le Tabarestân a toujours été un territoire difficilement accessible pour les envahisseurs étrangers.

Après avoir occupé les grandes capitales achéménides, c'est le tour d'Alexandre de se heurter à cette géographie. Il décide alors de confier la conquête du Tabarestân à deux généraux de son armée qui, incapables de conquérir ce territoire, se voient contraints de boucler hâtivement des traités de vassalité superficielle avec les Tapours et les Amardes.

Après avoir occupé les grandes capitales achéménides, c'est le tour d'Alexandre de se heurter à cette géographie. Il décide alors de confier la conquête du Tabarestân à deux généraux de son armée qui, incapables de conquérir ce territoire, se voient contraints de boucler hâtivement des traités de vassalité superficielle avec les Tapours et les Amardes. L'autonomie de cette province continue donc à l'époque séleucide des successeurs d'Alexandre jusqu'à sa conquête, au IIe siècle av. J.-



Le lac Abbâsâbâd

C. par le roi parthe, Farhad le premier (Phraatès Ier), à l'époque Arsacide. Le Tabarestân redevient alors une province de l'Empire perse. Cette région passe ensuite sous contrôle des Sassanides qui y construisent quelques châteaux dont il ne reste que des ruines dans les zones rocheuses, du fait de la forte humidité du climat.[6] La citadelle Kangelo de Savâdkouh est l'une de ces forteresses sassanides. Mis à part son aspect militaire et défensif, cette forteresse, haut perchée dans la montagne, à 1811 mètres d'altitude, remplissait également une fonction religieuse. En effet, les archéologues ont trouvé des preuves que cette citadelle abritait un temple mithriaque. À l'époque sassanide, la province du Tabarestân fut menacée par les Hephtalites qui ravagèrent à plusieurs reprises les régions de l'est de l'Iran. C'est pour défendre ces régions contre les invasions des Hephtalites et des autres tribus de l'Asie centrale que les Sassanides bâtirent la grande muraille de la Hyrcanie.[7]

Les royaumes des derniers princes sassanides refugiés au Tabarestân

Au VIIème siècle, les arabes musulmans occupent rapidement le plateau iranien mais ils resteront longtemps bloqués devant les portails du Mâzandarân, qui devient de ce fait le dernier bastion du zoroastrisme. Après la défaite des Sassanides devant l'armée des musulmans, certains princes de cette dynastie se réfugièrent dans les montagnes d'Alborz du nord. Ils y créèrent des royaumes locaux résistant héroïquement devant les premières invasions des califes de Médine et les Omeyyades. C'est seulement Mahdi l'Abbâsside qui, par ruse, put enfin pénétrer dans cette province au VIIIe siècle.

La dynastie des Dabwaïhides (640-740) entretenant des alliances familiales avec le clan sassanide gouverne le Mâzandarân au temps des rois de Ctésiphon. Elle résiste contre les premières invasions arabes jusqu'à l'époque du calife Mahdi l'Abbâsside qui,

enfin par ruse, vainc Sepahbod Khorshid, dernier souverain de cette dynastie et massacre sa famille réfugiée dans une grotte-citadelle qui se trouve aujourd'hui près de la ville Pole-Sefid de Savâdkouh. La grotte-citadelle de Khorshid, dans cette localité montagneuse d'Alborz, témoigne de cet épisode de l'histoire du Mâzandarân. Un dossier est en préparation pour inscrire le nom de ce monument naturel-historique très spécial sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO. Les monarques du royaume dabwaïhide étaient zoroastriens. L'autre royaume d'origine sassanide continuant à résister contre la domination arabe est la dynastie des Bawandides qui règne sur certaines parties du Tabarestân entre 651 et 1349. Les premiers monarques de cette dynastie étaient de religion zoroastrienne mais comme les autres habitants du Mâzandarân, ils se convertirent au fil du temps à l'islam. La dynastie des Paduspanides qui régna à Nour, Laridjân et Kodjour, avait également des origines sassanides. Les monarques de cet État local du Mâzandarân étaient plutôt des vassaux d'autres royaumes de cette province, mais tenant compte de la longévité de leur règne, ils méritent d'attirer l'attention des historiens. Cette dynastie a régné presque un millénaire, entre 655 et 1598, avant que son territoire ne soit annexé par Shâh Abbâs le Safavide. Dans l'histoire du monde, seule une dynastie japonaise a connu un règne plus long que les Paduspanides. Même après l'islamisation du Mâzandarân, certains États locaux se rattachèrent encore à la famille sassanide pour légitimer leur pouvoir. Entre autres Mardâvij, le fondateur de la dynastie des Ziyarides, qui se proclama également descendant des rois sassanides.

Bien que ces royaumes locaux, de descendance sassanide, ne furent pas tellement étendus, ils jouèrent un rôle très important dans la préservation de la culture iranienne au Mâzandarân. Ils frappaient monnaie en copiant les modèles iconographiques des monnaies sassanides. Les écritures en langue pahlavi sur les tours Ladjim et Resket au Mâzandarân (construites aux Xe et XIe siècles) et le calendrier Yazdgard mentionné au Xe siècle sur la tour Kâvous, dans la province du Golestân, montrent que même quelques siècles après la conquête arabe, la langue, la culture et la religion des Sassanides demeurent encore vivantes dans ces régions du nord de l'Iran.





Hammam Vaziri à Sâri, exemple des monuments historiques qâjdârs



La maison du poète Nimâ Youshij (un autre descendant du clan padousbanide) à Yoush

La dynastie des Paduspanides a régné presque un millénaire, entre 655 et 1598, avant que son territoire ne soit annexé par Shâh Abbâs le Safavide. Dans l'histoire du monde, seule une dynastie japonaise a connu un règne plus long.

Le Tabarestân, foyer des mouvements d'opposition chiites

Après quelques siècles de résistance pour sauvegarder la religion et la culture de l'Iran antique, le Tabarestân devint une province musulmane mais il trouva encore une autre stratégie pour faire face à la domination arabe. Cette province va accueillir les descendants d'Ali, le clan opposé aux califes Omeyyades et Abbâsides. Hassan ibn Zeyd, descendant du deuxième Imam chiite, créa le gouvernement des Alawides du Tabarestân en 864. Ils restèrent au pouvoir dans cette province jusqu'en 928. Ce gouvernement zaydite est le premier État chiite de l'histoire iranienne. Les Alawides, avec comme capitale Amol, engagés dans des conflits locaux avec les Tâhirides et les Saffârides, subirent aussi les hostilités de la part du pouvoir califal sunnite de Baghdâd. Ils seront finalement renversés par les Samanides, mais quelques généraux de l'armée défaite vont fonder de nouveaux royaumes chiites en Iran. Ali, Hassan et Ahmad, les trois fils de Buyeh, un pécheur de la région de Deylam (le Mâzandarân et le Guilân actuels), étaient en effet des anciens généraux de l'armée alawide. Ils fondèrent en 934 le puissant royaume chiite duodécimain des Buyides unifiant l'Iran et conquirent Bagdad, capitale des Abbâssides. Les Buyides, originaires de Deylam, jouèrent un rôle important dans l'indépendance de l'Iran contre la

domination des califats arabes. Grâce à cette famille du nord de l'Iran, le Xe siècle peut être considéré comme le renouveau de l'élément iranien sur la scène politique de l'Asie de l'ouest. La dynastie des Buyides est renversée en 1062 par les Ghaznavides. Mardavidj ibn Ziyar, autre général connu de l'armée alawide, fonde en 930 le royaume des Ziyarides au nord de l'Iran. Ce royaume dont les fiefs essentiels étaient le Tabarestân et Gorgân, subsiste jusqu'en 1090. Le nationaliste Mardavidj, originaire du Guilân, sympathisant de la religion zoroastrienne, proclama directement son intention d'expulser les Arabes et de recréer un empire sur le modèle sassanide.[8]

Les Seljukides (1037-1194) voulurent mettre un terme aux revendications chiites en Iran. Ils durent ainsi faire face à la résistance des chiites ismaélites qui avaient établi un très puissant réseau d'influence dans les montagnes d'Alborz. Ce sont les Mongols qui, au XIIIe siècle mettent fin au pouvoir des chiites ismaélites en Iran. Les mouvements chiites du Mâzandarân furent poursuivis par les Marachides qui créèrent en 1359 une dynastie chiite duodécimaine dans cette région. Seyyed Ghavâmeddin (Mir Bozorg), fondateur de cette dynastie, avait une réputation de sainteté.[9] Son mausolée, à Amol, datant du XIVe siècle, a été rénové à l'époque safavide. L'âge d'or de cette dynastie prend fin avec l'attaque de

> Après quelques siècles de résistance pour sauvegarder la religion et la culture de l'Iran antique, le Tabarestân devint une province musulmane mais il trouva encore une autre stratégie pour faire face à la domination arabe. Cette province va accueillir les descendants d'Ali, le clan opposé aux califes Omeyyades et Abbâsides.



Tour Ladjim au Mâzandarân construite au Xe siècle



La mosquée Mohaddessin de Bâbol notamment construite à l'époque Afshâr

Sous le règne des Afshâr (1736-1796) et ensuite des Zands (1750-1794), le Mâzandarân subit une période d'instabilité. Plusieurs révoltes furent fomentées par les chefs des grandes familles influentes du Mâzandarân comme Kiya Naïm Shâh de Kelârdasht et Mohammad Reza Khân de Rostamdar (un descendant de la dynastie padousbanide). De leur côté, les Russes menaçaient les côtes.

Tamerlan dans le Mâzandarân en 1384 mais elle survit pourtant jusqu'en 1582 avant que son territoire ne soit intégré dans le très puissant empire des Safavides sous le règne desquels le chiisme arrive à son point culminant.

Le Tabarestân à l'époque Safavide

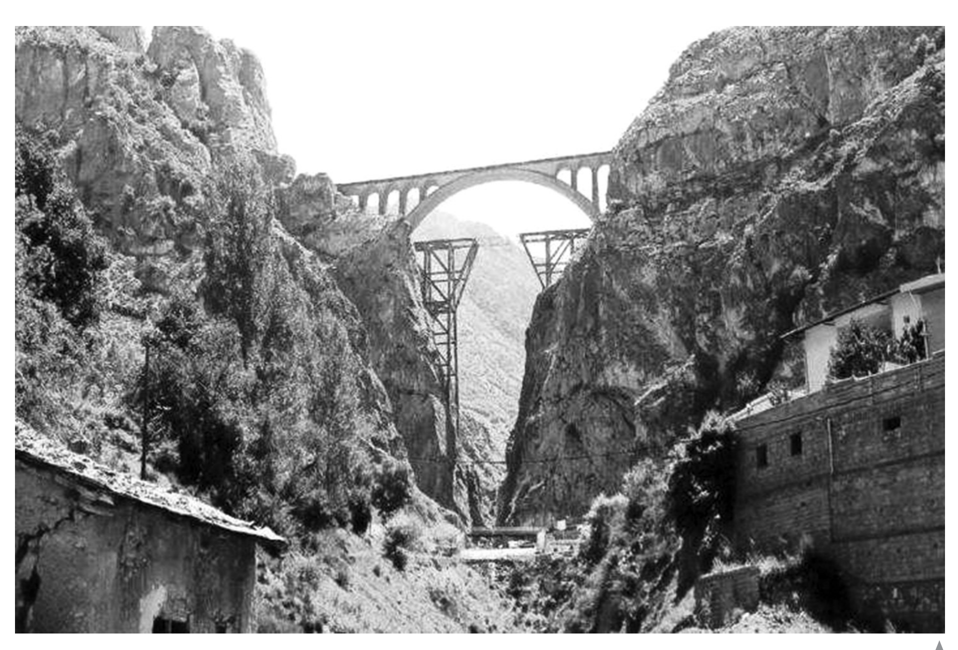
Le roi Ismaël, fondateur de l'empire safavide, conquiert le Mâzandarân au début du XVIe siècle, mais il doit encore négocier avec quelques dynasties locales comme les Padousbanides et les Marachides qui ont une certaine popularité auprès des habitants de cette province. C'est plutôt au temps de Shâh Abbâs que le Mâzandarân passe intégralement sous contrôle des Safavides. Le roi Abbâs dont la mère Beygom Kheyr-on-Nessa était native du Mâzandarân, aimait profondément cette province. Ce monarque safavide y a laissé de nombreux monuments historiques comme des mausolées, caravansérails, mosquées, jardins et palais qu'il fit construire ou rénover. Les Safavides se sont également lancés dans la rénovation et le développement des infrastructures routières du Mâzandarân. La route montagneuse entre Firouzâbâd et Savâdkouh était l'axe principal pour accéder à cette province. Les rois safavides, fréquentant régulièrement cette province, passaient par cette route. Le caravansérail Gadouk de Mâzandarân est un souvenir de cette route royale.[10] La réalisation de ces projets est surtout due

aux efforts de Saru Taghi (Taghi aux cheveux jaunes), célèbre chancelier de la cour safavide. En effet, sous le règne de Shâh Abbâs, la ville de Farahâbâd, actuellement une localité à proximité de Sari, devient le lieu privilégié de villégiature des Safavides qui y construisent plusieurs palais et complexes.[11] Cette ville, à l'époque safavide, était un port prospère au delta du fleuve Tadjan. Plusieurs visiteurs européens comme Chardin et Pietro Della Valle en ont admiré la beauté dans leurs récits de voyage. Aujourd'hui, la grande mosquée de Farahâbâd rappelle encore l'excellence et la sublimité de l'art Safavide. À Behshahr (alors nommée Ashraf), le palais Safi Abad[12], la Cheshmeh Emârat, le Jardin du palais aux Quarante colonnes[13] et le lac Abbâsâbâd sont quelques exemples des constructions de l'époque safavide. Le lac Abbâsâbâd, tirant son nom du roi Abbâs Ier, est aujourd'hui une attraction touristique de cette province. Au centre de ce lac, se trouve un ilot où se dresse un petit pavillon en brique de l'époque safavide. C'est à Farahâbâd que Shâh Abbâs le Grand est mort en 1629. La majorité des monuments safavides de Farahâbâd et leurs trésors royaux ont été saccagés ou abîmés en 1668 au cours d'une attaque navale des Cosaques russes qui commencent déjà au XVIIe siècle à s'imposer sur les rives caspiennes du Mâzandarân.[14]

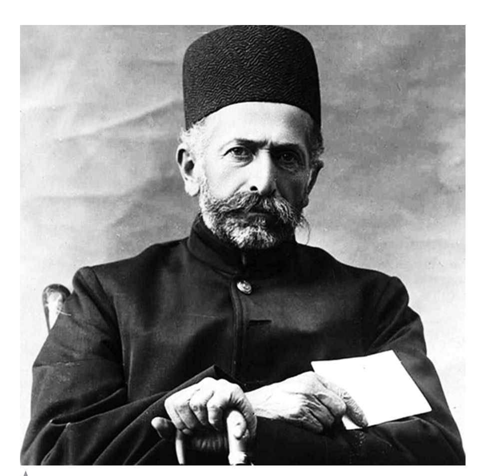
La majorité des monuments safavides de Farahâbâd et leurs trésors royaux ont été saccagés ou abîmés en 1668 au cours d'une attaque navale des Cosaques russes qui commencent déjà au XVIIe siècle à s'imposer sur les rives caspiennes du Mâzandarân.

Le Mâzandarân à l'ère contemporaine

Après l'invasion de l'armée pashtoune de Mahmoud le Hotaki de Kandahar qui



Le pont Veresk à Savâdkouh



Mohammad Vali Khân Tonekâboni

Pendant la Révolution constitutionnelle de 1906, la province a offert quelques figures-clés au rang des révolutionnaires. Mohammad Vali Khân Tonekâboni, par exemple, joua un rôle important dans la libération de Téhéran. Les troupes de ce khân de Tonekâbon, à l'ouest du Mâzandarân, ont coopéré avec les autres constitutionnalistes venus d'Azerbaïdjân, de Guilân et d'Ispahan pour faire face à la dictature de Mohammad Ali Shâh le Qâdjâr.

aboutit à la chute des Safavides en 1722, Tahmâsb II, le dernier hériter du trône safavide, se réfugie au Mâzandarân[15] et s'unit d'abord à Fath-Ali Khân (le grand-père du futur roi Aghâ Mohammad Khân), chef de la tribu qâdjâre et gouverneur d'Astarâbâd dans le Gorgân actuel. Tahmâsb s'approche ensuite de Nâder Afshâr qui vainc Ashraf le Hotaki et restaure provisoirement la dynastie safavide avant de créer en 1729 son propre royaume. Nâder considérait la province du Mâzandarân comme le premier front contre les interventions militaires russes. Une fois même, près du caravansérail Gadouk à Savâdkouh, alors qu'il traversait le Mâzandarân pour réaliser sa campagne victorieuse dans le Daghestan, le roi Afshâr dut affronter un attentat terroriste. Sous le règne des Afshâr (1736-1796) et ensuite des Zands (1750-1794), le Mâzandarân subit une période d'instabilité. Plusieurs révoltes furent fomentées par les chefs des grandes familles influentes du Mâzandarân comme Kiya Naïm Shâh de Kelârdasht et Mohammad Reza Khân de Rostamdar (un descendant de la dynastie padousbanide). De leur côté, les Russes menaçaient les côtes. Malgré cette instabilité, quelques monuments furent bâtis, exprimant dans leur architecture, cette période charnière. La mosquée Mohaddessin de Bâbol notamment, fut construite à l'époque Afshâr. D'après les croyances locales, cette mosquée a été édifiée et nommée sur ordre de l'Imam Mahdi, l'Imam occulté des chiites.

Depuis l'époque safavide, la tribu d'origine turkmène des Qâdjârs, dont le fief initial était les environs de Gorgân, alors une partie du Mâzandarân, a commencé à être présente sur la scène politique iranienne. Et c'est finalement à la chute de la dynastie moribonde des Zand que le chef des Qâdjârs, Aghâ Mohammad Khân put se proclamer Shâh d'Iran dans la ville d'Astarâbâd, après avoir vaincu Lotfali Khân Zand. Plusieurs récits de voyage écrits par des voyageurs étrangers (plutôt militaires ou diplomates) décrivent la situation sociale, économique et culturelle du Mâzandarân sous le règne qâdjâr. Parmi ces voyageurs étrangers qui ont visité le Mâzandarân à cette époque, l'on peut mentionner Hyacinthe Louis Rabino di Borgomale, Charles Francis Mackenzie, Vassili Vladimirovich Barthold, James Baillie Fraser et Pierre Amédée Jaubert. Le pont Mohammad

Hassan Khân, la maison Nadjafi et l'ancien immeuble de la Mairie à Bâbol, la maison Manouchehri à Amol, la maison de Sardâr Djalil et le Hammam Vaziri à Sâri, ou la maison du poète Nimâ Youshij (un autre descendant du clan padousbanide) à Yoush sont quelques exemples des monuments historiques qâjdârs.

Pendant la Révolution constitutionnelle de 1906, la province a offert quelques figures-clés au rang des révolutionnaires. Mohammad Vali Khân Tonekâboni, par exemple, joua un rôle important dans la libération de Téhéran. Les troupes de ce khân de Tonekâbon, à l'ouest du Mâzandarân, ont coopéré avec les autres constitutionnalistes venus d'Azerbaïdjân, de Guilân et d'Ispahan pour faire face à la dictature de Mohammad Ali Shâh le Qâdjâr.

Reza Khân, fondateur de la dynastie Pahlavi quant à lui, était originaire d'Alasht, une localité de Savadkouh. Très attaché aux beautés de la nature de cette province, il construisit de nombreux monuments dans différentes villes, dont la plus célèbre du fait de ces monuments demeure Râmsar, à l'extrémité ouest du Mâzandarân. Le pont Veresk à Savâdkouh, d'une hauteur de 110 mètres, a été construit à son époque dans le cadre du projet de la voie ferrée Trans-iranienne. C'est également sous son règne que la voie Karaj-Châlous et son long tunnel, reliant le Mâzandarân à la capitale du pays, sont réalisés. Aujourd'hui, cette province est la première destination touristique en Iran. À l'occasion de chaque jour de vacances, les routes qui mènent vers cette province sont engorgées par le flux de touristes qui s'y précipitent en vue de profiter de ses paysages verdoyants, ses rivages sablonneux et admirer les vestiges de sa très longue histoire. ■

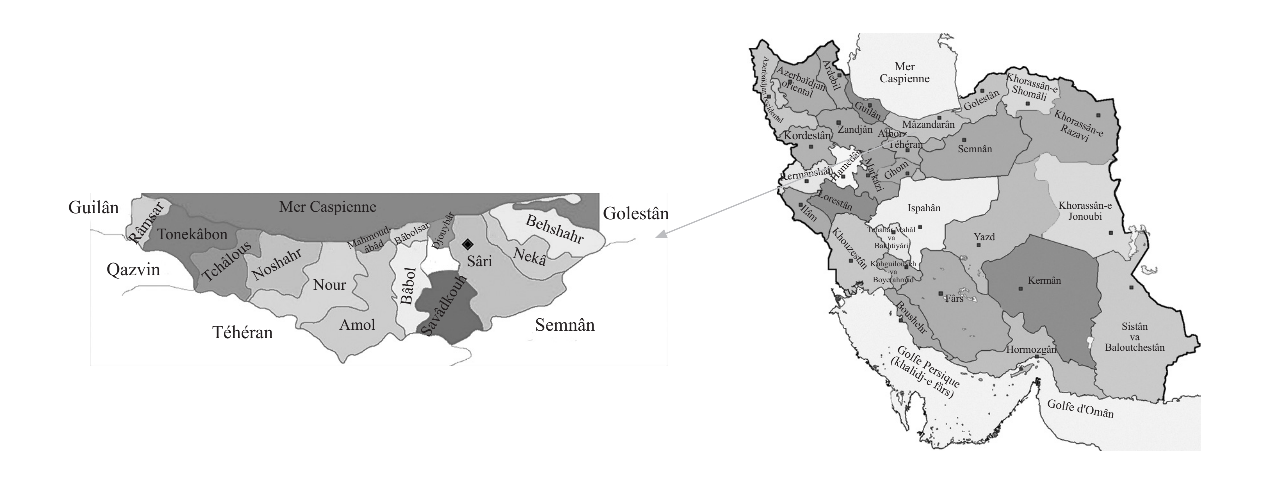
---

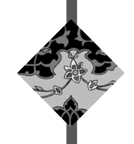
1. Carleton Stevens Coon, *The Seven Caves*: *Archaeological Explorations in the Middle East*, Alfred A. Knopf, New York, 1957
2. https://anthrosource.onlinelibrary.wiley.com/doi/pdf/10.1525/aa.1957.59.5.02a00500
3. Hamed Vahdati Nasab, Mozhgan Jayez, Alireza Hojabri Nobari, "Komishan Cave, Mâzandarân, Iran: an Epipalaeolithic and later site on the southern Caspian Sea", In Antiquity Journal, Volume 085, Issue 3328, June 2011, Pages 112-118, https://www.researchgate.net/publication/281174785_Komishan_Cave_Mâzandarân_Iran_an_Epipalaeolithic_and_later_site_on_the_southern_Caspian_Sea
4. Roger Matthews, Hassan Fazeli Nashli, *The Neolithisation of Iran, The Formation of new societies,* British Association for Near Eastern Archeology (BANEA), Oxbow Books, Oxford, 2013
5. En ce qui concerne la localisation géographique du Mâzandarân d'après *le Livre des Rois* de Ferdowsi nous nous référons surtout aux travaux du défunt Dr Hossein Kariman, professeur à l'Université Shahid Beheshti.
6. Jean-Claude Voisin, *Châteaux et forteresses d'Iran*, Éditions Al-Hoda, Téhéran, 2014
7. https://journals.openedition.org/abstractairanica/37733
8. http://www.iranicaonline.org/articles/buyids
9. Clifford Edmund Bosworth, Encyclopedia of Islam, Volume 6, Fascicules 107-108
10. L'importance du caravansérail de Gadouk se renforce encore par le fait que ce site a été le théâtre de plusieurs évènements historiques aux époques afshâr, qâdjâre et pahlavi. Malheureusement, ce chef-d'œuvre de l'architecture safavide est devenu aujourd'hui un garage d'entretien des engins pour un poste routier du ministère iranien des Routes et de l'Urbanisme, démolissant même une grande partie de ce caravansérail du XVIème siècle!!!
11. http://www.iranicaonline.org/articles/farahabad
12. Malheureusement, ce palais se trouve dans une zone militaire appartenant aux Forces aériennes et il est donc actuellement impossible pour les touristes de voir de près ce très beau monument de l'art safavide.
13. Jules Laurens, peintre français du XIXème siècle, a laissé deux toiles qui illustrent ce palais de Behshahr dans son état d'abandon après la chute des Safavides.
14. Mohammad Reza Djalili, "Mer Caspienne : perspectives iraniennes", *Cahiers d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien*, Numéro 23, 1997, http://journals.openedition.org/cemoti/116
15. Tenant compte de la localisation géopolitique du Mâzandarân, cette province fut souvent un lieu de refuge pour les monarques vaincus et les leaders politiques d'opposition. Les princes sassanides qui s'y installèrent pour résister à l'armée arabe, ou le Khwarazmide Sultan Mohammad Khârazm-Shâh qui, menacé par les hordes de Gengis Khan, se réfugia sur l'île Abaskoune de la mer Caspienne pour organiser une dernière défense désespérée, ou ce prince safavide Tahmâsb II en sont quelques exemples dans l'histoire de l'Iran.

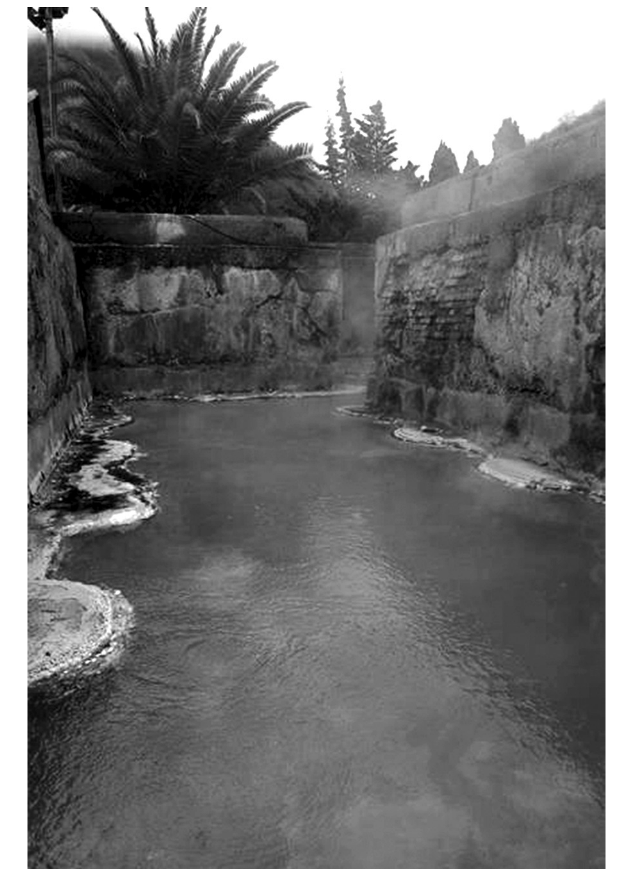
17

Mâzandarân : un paradis terrestre

Marzieh Khazâï







L'une des sources d'eau minérale chaude à Râmsar

Introduction

Le Mâzandarân est une province du nord de l'Iran. En raison de sa position géographique, de sa nature exceptionnelle, de son patrimoine historique, de ses divertissements aquatiques, et autres attraits, elle possède un grand nombre de sites touristiques très connus en Iran. C'est la raison pour laquelle, cet article vise à présenter cette province, tout en expliquant ses différents aspects historique, naturel et distrayant.

La situation géographique

Le Mâzandarân dont l'ancien nom était Tabarestân se situe au nord de l'Iran. Au nord, il est limité par la Mer Caspienne et au sud, par la chaîne de l'Alborz. Il est également entouré au sud des provinces de Téhéran et de Semnân, à l'ouest de la province du Guilân, et à l'est du Golestân. La capitale du Mâzandarân est Sâri. Cette province a une superficie de 23 833 km2 et se divise géographiquement en deux parties: plaines côtières et régions montagneuses.

Les habitants de cette province de l'Iran parlent le *mâzandarâni* ou *tabari*: une langue qui n'est pas



Site naturel de Badab-e Surt, Mâzandarân

influencée par d'autres langues comme le mongol, le tatare, ou l'arabe qui ont, pendant un certain temps, conquis la région. Cette langue comporte plusieurs variantes dans les dialectes locaux.

Son importance touristique et régionale est due à sa proximité avec Téhéran, capitale de l'Iran, à ses conditions climatiques, ses superbes paysages naturels et montagneux, et aussi à ses monuments historiques dont nous parlerons dans les parties suivantes.

L'attractivité géographique du Mâzandarân: les sites naturels

L'un des sites naturels du Mâzandarân est Badab-e Surt. C'est un miracle naturel dans un environnement calme et apaisant. Il est constitué d'un ensemble de terrasses en travertin ou bien d'un ensemble de roches calcaires déposées en lits irréguliers avec de petites cavités inégalement réparties. Ces roches ou ces terrasses sont des formations géologiques qui se sont formées en plusieurs milliers d'années avec des dépôts de minéraux de carbonates issus des sources d'eau chaude. Ce site naturel et touristique attire chaque année des gens du monde entier qui aiment la nature et ses merveilles.

Les habitants du Mâzandarân parlent le *mâzandarâni* ou *tabari*: une langue qui n'est pas influencée par d'autres langues comme le mongol, le tatare, ou l'arabe qui ont, pendant un certain temps, conquis la région. Cette langue comporte plusieurs variantes dans les dialectes locaux.

Site naturel magnifique, Râmsar est une ville du Mâzandarân au bord de la mer Caspienne. Elle est très touristique et concrétise le paradis pour ses visiteurs, par le biais de ses plages, de ses sources d'eau minérale chaude ou bien d'eaux thermales, et de ses forêts verdoyantes, sauvages et uniques. L'autre caractéristique naturelle de cette ville est la présence d'un fort taux de radioactivité



Lac Tchort de Sâri, photo par Saeïd Afkham

La brume et les paysages humides des berges du lac Tchort représentent une expérience hors de l'espace pour un visiteur habitué aux paysages généralement secs de l'Iran.

naturelle issue des sources d'eau minérale. La forêt de Dâlkhâni, intacte et sauvage, dans le village de Dâlkhâni, est située à 30 km au sud-est de Râmsar. Les forêts entourant ce village aboutissent aux lieux de villégiatures de Roudbâr et Garmsâr où l'on peut trouver de nombreuses sources, des plaines, et des montagnes.



La forêt de Dâlkhâni, photo par Alirezâ Akhlâghi

La meilleure période pour se rendre dans cette région est la fin du printemps ou l'été quand il est possible de camper.

Le lac Tchort de Sâri: ce lac s'appelle en réalité Miânsheh. Il est nommé Tchort du fait de sa proximité avec un village éponyme. La brume et les paysages humides de ses berges représentent une expérience hors de l'espace pour un visiteur habitué aux paysages généralement secs de l'Iran. Pour pouvoir se rendre à ce lac, il faut prendre la bifurcation menant au village de Tchort, sur la route Sâri-Kiâsar.

Il faut aussi mentionner le site de loisirs d'Alandân, près du village d'Azni au sud de Sâri. Dans cette zone, le lac Alandân est le lieu de vie des canards. En automne, on peut y cueillir des fleurs et des plantes porte-bonheur. Au printemps, les violettes, l'oignon vert sauvage et d'autres variétés de flore, pour certaines endémiques, poussent autour du lac et constituent ainsi un paysage inoubliable et pittoresque pour cette région. Le paysage attire chaque année de nombreux de touristes.



Site de loisirs d'Alandân

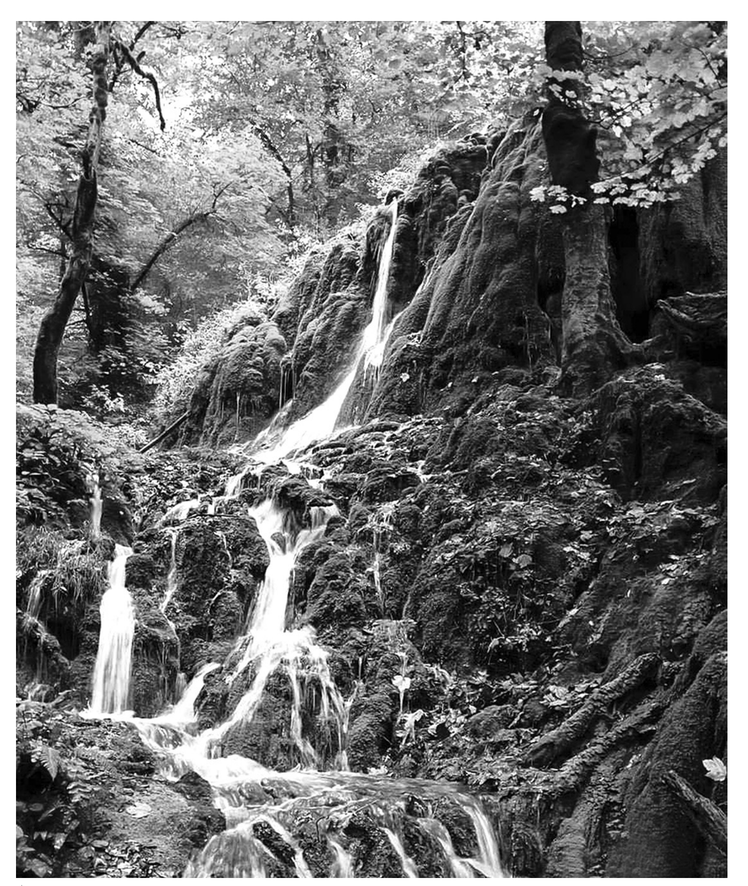
La cascade naturelle d'Ouben**,** qui signifie au-dessous de l'eau, est l'une des plus originales et naturelles cascades mousseuses d'Iran. Cette cascade est située en plein cœur des forêts de Dodângueh dans la région de Sâri. Elle



Le lac du barrage de Lâr-Âmol se situe à 13 km de Polour



La plaine de Daryâsar après Tonekâbon



Cascade naturelle d'Ouben

est alimentée par des sources naturelles et se jette dans le fleuve Shirinroud. Un autre site touristique du Mâzandarân est le beau village de Minânâ à proximité de cette cascade. La cascade d'Ouben est située dans la zone protégée de Dodângueh à la frontière entre les provinces de Semnân et du Mâzandarân.

Le lac du barrage de Lâr-Âmol se situe à 13 km de Polour. C'est la plus grande et la plaine la plus étendue d'Iran de cette zone. Cette dernière est également connue pour sa grande diversité en espèces animales et végétales. À Lâr, nous pouvons apercevoir des flamands roses, des perdrix, des léopards et des boucs. Au printemps, le lac du barrage de Lâr s'entoure de coquelicots, créant un paysage paradisiaque.

La plaine de Daryâsar se situe après Tonekâbon, en direction de Dohezâr, et après le village de Asal-Mahalleh. En direction de la plaine de Daryâsar**,** les forêts de Dohezâr nous offrent une nature pittoresque et extraordinaire avec ses sommets, ses glaciers naturels, ses forêts,

22

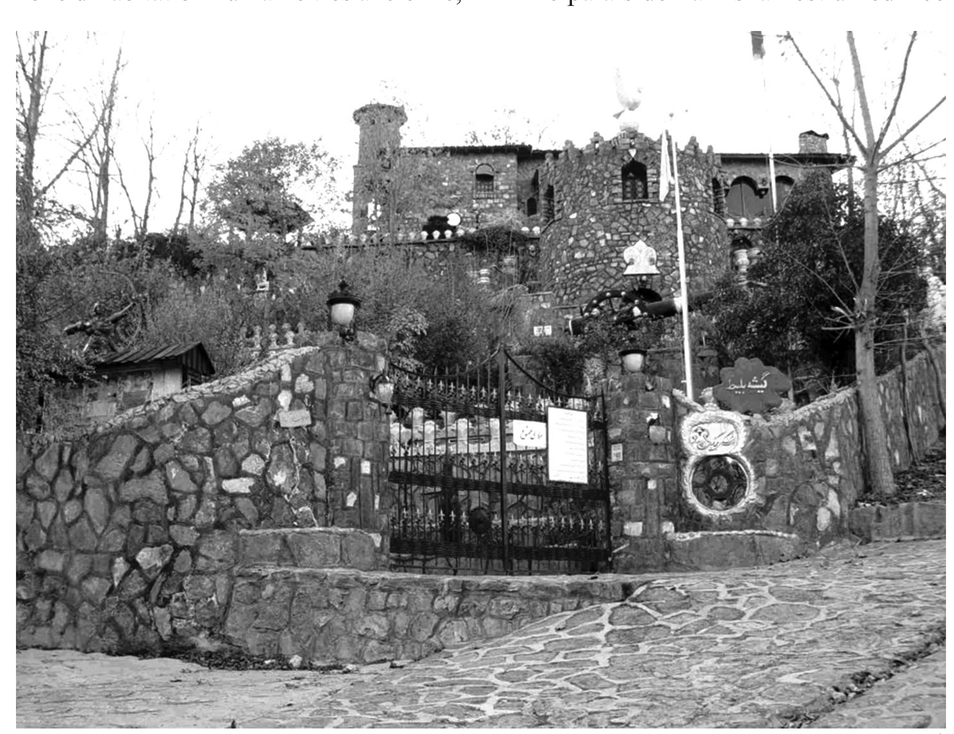
et ses prairies. La plaine de Daryâsar est connue comme la plaine paradisiaque de l'Iran parce qu'au printemps, cette plaine, entourée de montagnes, se garnit de fleurs entre lesquelles coulent des sources naturelles affleurant à la surface du sol. Ce paysage attire l'attention de chaque observateur et le réjouit.

Les monuments historiques

La province de Mâzandarân, célèbre pour son patrimoine, compte 2800 monuments historiques. Le patrimoine historique du Mâzandarân accueille chaque année des milliers de touristes et voyageurs. Le musée de Kandolous, la colline antique de Gohar-Tappeh, le palais de Tamishân, la forteresse de Mârkouh et etc. sont parmi les plus connus.

La colline antique de Gohar-Tappeh: cette colline se trouve entre les villes de Behshahr et Rostam-Kalâ. Il s'agit d'une zone d'habitation humaine très ancienne, préhistorique, habitée dès avant l'âge du bronze par les troglodytes vivant précédemment dans les grottes de la région, notamment Kamarband, Huto et Gamishân. Aux âges du bronze et du fer, Gohar-Tappeh devint une ville. À l'âge du bronze, la ville était de petite taille. Mais à partir de cette période, les morts sont enterrés à l'extérieur de la ville, au lieu du cimetière situé dans la ville elle-même. À l'âge du fer, en profitant de la situation géographique de cette ville, à proximité de la mer, de forêts et de grottes, les habitants la développèrent sur plus de 50 hectares. Certains ouvrages retrouvés dans cette région comme des lames, des armes en fer (lances, dagues), des bijoux (bracelets, colliers et etc.), des statuettes d'animaux et d'hommes, des Rhytons en terre cuite en forme d'oiseau, de tortue et etc. témoignent de sa civilisation avancée et de l'importance de l'artisanat des métaux.

Le palais de Tamishân est un édifice



Le musée de Kandolous

construit à l'époque des Pahlavi par Ashraf, sœur de Mohammad Rezâ Shâh, près de la ville de Nour. Un autre édifice à Râmsar, construit à l'époque des Pahlavi fut la résidence estivale du dernier Shâh d'Iran, Mohammad Rezâ Pahlavi, le Palais de Râmsar[1].

La forteresse de Mârkouh se déploie sur le mont Mârkouh**,** à l'est de Katâlem, l'une des petites villes dépendantes de Sâri. C'était une forteresse stratégique à buts militaires aux IIIe, VIe et VIIIe siècles de l'hégire. Bien que la date exacte de la construction de cette forteresse ne soit pas indiquée, les archéologues, d'après les signes trouvés, croient qu'elle a été construite avant l'Islam. L'édifice de Manoutchehr Khân Kolbâdi date de l'époque qâdjâre. Cet édifice bâti à Sâri, a été construit sur ordre de Sardâr Djalil, l'un des chefs militaires de cette ville connu sous le nom d'Amiryyeh. Le style architectural de cet édifice est inspiré de l'architecture qâdjâre. Il est divisé en deux parties: *andarûni* (parties privées de la résidence) et *birûni* (parties publiques). L'*andarûni* de l'édifice comprend deux étages et une cave; à chaque étage, on retrouve un *shâhneshin* et des chambres. Le *shâhneshin*, dans l'architecture iranienne, est une pièce de l'*andarûni* réservée aux personnes de marque et généralement située dans la partie nord de l'*andarûni.* Le *shâhneshin* est plus vaste, avec des plafonds plus hauts que les autres pièces. Les autres pièces, elles, sont dénommées *sedari,* quand elles ont trois entrées, ou *panjdari* quand elles en ont cinq. Le *shâhneshin* en tant que salle de réception, est décoré. On y trouve souvent des tableaux ou des fresques au mur, ses portes-fenêtres sont faites de vitrages colorés et parfois, il y a un bassin d'eau au centre de la pièce. Le *shâhneshin* du second étage de l'édifice de l'Amiriyyeh est le plus beau de ce bâtiment. Il est orné selon les codes de l'art qâdjâr. Cet édifice est en bois et en brique.

Le palais de Safiâbâd est à visiter à Behshahr. Ce palais est plutôt ancien et date de l'époque safavide. Il a été restauré à l'époque pahlavi, dans les années 30, sur ordre de Rezâ Shâh, après sa destruction à l'époque qâdjâre. Les restaurateurs se sont efforcés de respecter l'architecture initiale et l'édifice continue donc à présenter ses caractéristiques safavides.

Le pont Mohammad Hassan Khân a été construit au XVIIIe siècle sur le fleuve Bâbolroud, dans la ville de Bâbol. Ce pont date de la période zand. Il a été bâti



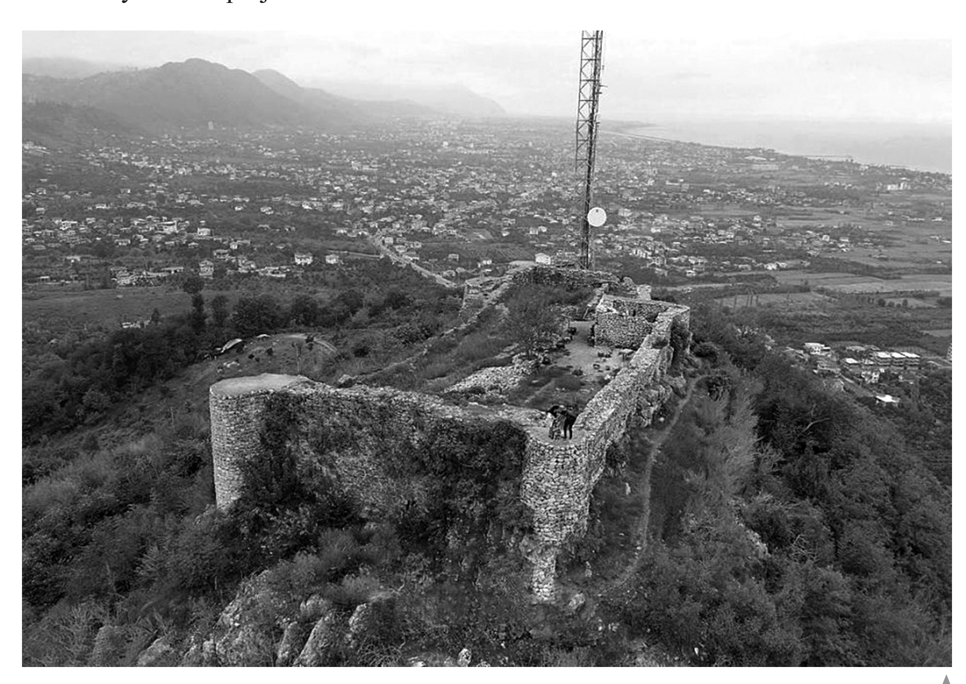


La colline antique de Gohar-Tappeh



Le palais de Tamishân près de la ville de Nour

à l'issue de la conquête de Bâbol par Mohammad Hassan Khân le Qâdjâr contre Karim Khân Zand. En prenant Bâbol contre le Zand, cet ancêtre de la future dynastie qâdjâre consolida la position politique du clan qâdjâr dont le territoire était dans le Gorgân voisin. Ce pont possède sept arches principales, et deux arches secondaires dont la hauteur est de 11 mètres au-dessus du fleuve. Il



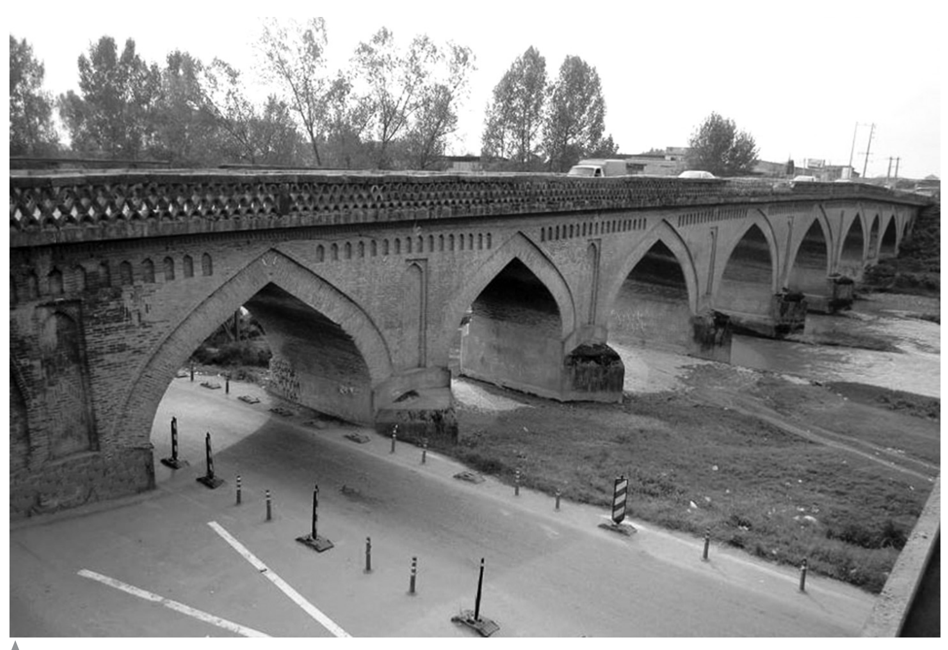
La forteresse de Mârkouh se déploie sur le mont Mârkouh, Katâlem, photo par Mahyâr Bâgheri



L’édifice de Manoutchehr Khân Kolbâdi

est long de 140 m et large de 6 m. De l’époque de sa construction jusqu’en 1965, ce pont fut l’une des voies principales de la province du point de vue économique et communicatif reliant Bâbol à Amol. Il fut restauré sur l’ordre de Rezâ Shâh Pahlavi. La première caractéristique de ce pont est son architecture de l’époque safavide, mais ce qui est le plus surprenant, est que l’un des matériaux que son architecte a utilisé pour le construire est le blanc d’œuf.

La tour de Resket se trouve à Farim-Bakhsh, commune rurale de Dodângueh.



Le pont Mohammad Hassan Khân

Le pont Mohammad Hassan Khân a été construit au XVIIIe siècle sur le fleuve Bâbolroud, dans la ville de Bâbol. Ce pont date de la période zand. Il a été bâti à l'issue de la conquête de Bâbol par Mohammad Hassan Khân le Qâdjâr contre Karim Khân Zand. En prenant Bâbol contre le Zand, cet ancêtre de la future dynastie qâdjâre consolida la position politique du clan qâdjâr dont le territoire était dans le Gorgân voisin.



Le palais de Safiâbâd à Behshahr

Cet édifice date du XIe siècle. Cette vieille bâtisse à l'architecture remarquable possède également deux épigraphes écrites en calligraphie kufi et pahlavi sassanide. Il est en brique et de forme circulaire. En haut de cet édifice, il y a une épigraphe en calligraphie kufi ornée de moulages en plâtre, au-dessus de laquelle on peut voir des ornements en plâtre et en brique. Le sommet de la tour est voûté. Au-dessus de l'entrée de cette tour, il y a de jolis moulages en plâtre



L'édifice de Sardâr Djalil à Sâri

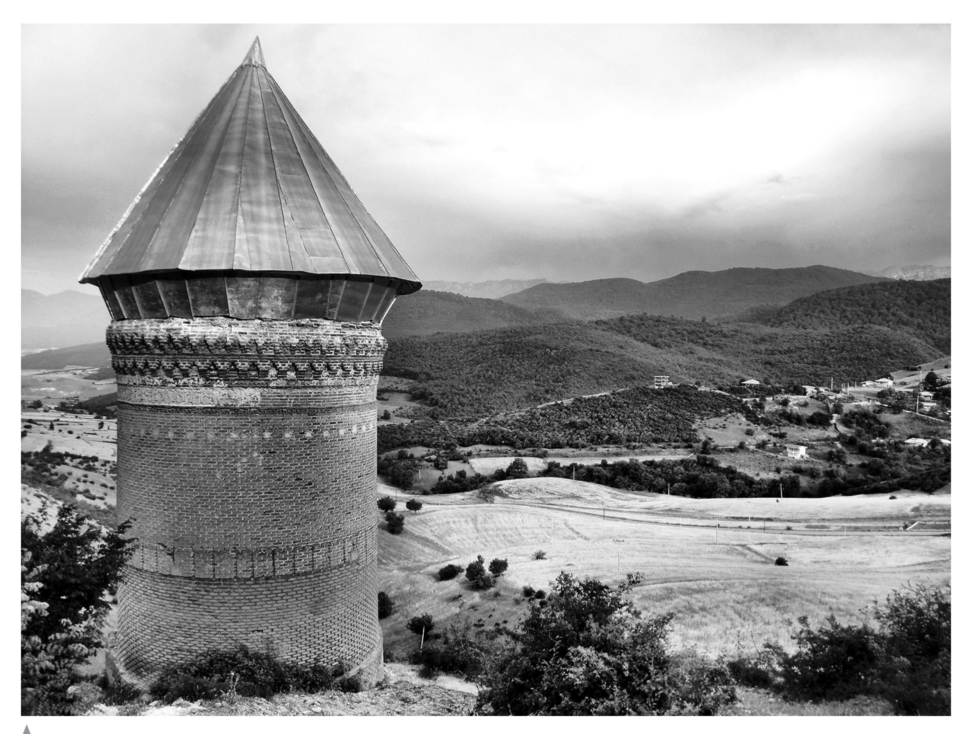


Épigraphes écrites en calligraphie kufi et pahlavi sassanide, la tour de Resket

La tour de Resket se trouve à Farim-Bakhsh, commune rurale de Dodângueh. Cet édifice date du XIe siècle. Cette vieille bâtisse à l'architecture remarquable possède également deux épigraphes écrites en calligraphie kufi et pahlavi sassanide. Il est en brique et de forme circulaire.

ainsi qu'autour des épigraphes. Ces moulages en plâtre contiennent des versets coraniques et des renseignements historiques. Cet édifice a été restauré deux fois: une fois en 1981 et la deuxième fois en 1989.

Le Mazândarân possède de nombreux autres monuments historiques. Citons pour finir le Jardin du roi, historiquement connu sous le nom d'Ashraf al-Belâd et la Tour de Lâdjim, qui accueillent chaque année les admirateurs du patrimoine historique de la province.



La tour de Resket se trouve à Farim-Bakhsh



Les promenades en télécabine recommandées à Namakâbroud

Les sites touristiques et les divertissements aquatiques

Le Mâzandarân est bien connu pour ses rivages. Il existe de nombreux sites touristiques et de loisirs dédiés aux sports et aux loisirs aquatiques, tout au long du littoral.

Les promenades en télécabine sont particulièrement recommandées à Namakabroud et à Râmsar. Les lignes de télécabine partent du bord de l'eau pour les hauteurs des montagnes d'Alborz, recouvertes des denses forêts hyrcaniennes du Mâzandarân. Ce voyage inoubliable, au-dessus de ce paysage, est très agréable. La tyrolienne est un autre divertissement pour parcourir le paysage verdoyant du pays d'une façon plus agréable et plaisante. Le trajet en vedette de Mâyâ à Râmsar sur la mer Caspienne, le seul en son genre en Iran attire aussi de nombreux touristes, en particulier originaires de pays secs.

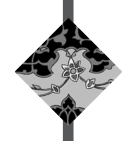
Conclusion

Le Mâzandarân, géographiquement situé à proximité de la capitale iranienne et possédant une nature rare en Iran, attire chaque semaine des milliers de visiteurs. Mais l'attrait du Mâzandarân ne se résume pas à sa nature. Il possède également une longue histoire dont les traces sont visibles dans les nombreux édifices historiques ou préhistoriques qu'il est possible de visiter. Destination privilégiée des vacanciers téhéranais, le Mâzandarân a su également développer ses infrastructures touristiques et créer des centres de loisirs variés qui peuvent accroître l'intérêt d'un séjour de plaisance dans la région. ■

1. https://www.iran-roads.fr/voyage/nord-iran/province-mazandaran/, page consultée le 24 février 2019.

Saghânefâr, exemple de l'architecture régionale et religieuse*

Fattâneh Mahmoudi
Adaptation et traduction:
Zeinab Golestâni



Les mots *saghâtâlâr* ou *saghânefâr* désignent des constructions en bois dans la province de Mâzandarân pour des usages rituels et religieux. Ces édifices possèdent une architecture indigène propre à cette province. Marqués par une infrastructure volumineuse en bois, ces bâtiments à deux étages se trouvent d'habitude dans les environs des sanctuaires, des tekkyehs, et des cimetières. Les deux étages sont reliés par une échelle ou un escalier en bois qui est généralement construit à l'extérieur du bâtiment. En dehors du style particulier de l'architecture, les *saghânefâr* se distinguent aussi par leurs décorations intérieures.

Aujourd'hui, les *saghânefâr* ne sont plus fréquentés comme par le passé et les cérémonies de deuil pour l'Imam Hossein ont lieu dans les *tekkyeh,* construits à proximité de ces bâtiments. Les *saghânefâr* se singularisent notamment par des poutres en bois peintes et calligraphiées. Ce qui leur accorde un espace différent, à la fois beau et sacré. Les motifs communs de ces ornementations se divisent en deux groupes religieux et séculaire. Le premier groupe comprend les dessins représentant la famille du Prophète, la bataille de Kerbala, l'au-delà, le Jugement dernier, la rétribution du bien et du mal, les anges de la fertilité, de la terre et de la pluie, et des poèmes sur l'Achoura. Le deuxième groupe est constitué de motifs plus variés, avec une nette dominance pour des motifs tirés de la mythologie et des légendes iraniennes. Les motifs épiques ont cependant souvent un caractère dual et les scènes choisies représentent généralement des combats épiques entre le bien et le mal, par exemple le combat de Rostam et du Diable blanc, ou la chute du maléfique Zahhâk. Il y a une forte intertextualité entre les peintures et les textes littéraires comme *Le livre des Rois* de Ferdowsi, *Kelilâ va Demnâ*, *Qâbus-Nâmeh*[1], *Khosrow o Shirin, Leily o Majnoun, Shirin o Farhâd*. La plupart de ces ornements datant de l'époque qâdjâre, une brève présentation de la peinture à cette époque semble indispensable.

Il n'est pas possible de parler d'une seule école artistique s'étendant tout au long du règne des Qâdjârs et présentant des caractéristiques communes. Il est cependant possible de diviser les œuvres picturales de cette période en art populaire et art royal. Les deux écoles ont été également influencées par l'art occidental et la miniature persane.

La Peinture à l'époque qâdjâre

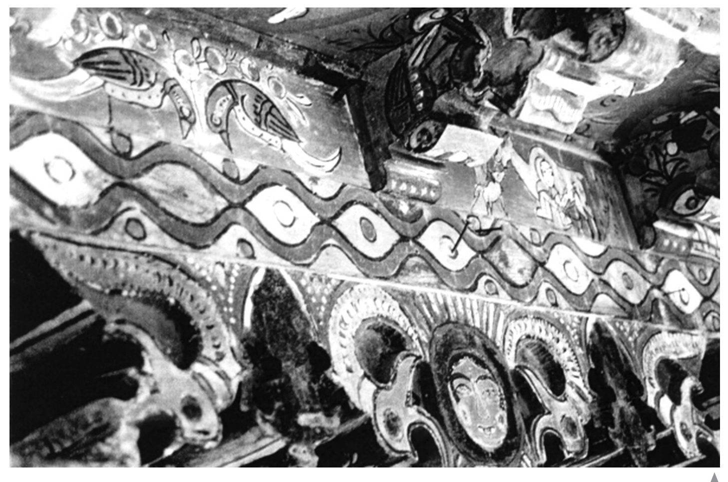
Les Qâdjârs régnèrent sur l'Iran de 1786 à 1925. Le premier roi, Aghâ Mohammad Khân, n'accordait aucune attention aux arts. Il préférait les guerres de conquête et son règne est surtout marqué par différents



Saghânefâr du village de Kaboudkolâ, photo par Hossein Ravânbakhsh

conflits. Mais son successeur Fath Ali Shâh compensait son manque de sensibilité et de discernement politique par un esprit artistique. Mécène réputé, il était lui-même poète et calligraphe à ses heures perdues. C'est pourquoi de nombreux artistes fréquentaient à ce moment la cour royale. C'est dans ce contexte que prend forme l'art qâdjâr, qui connaît un dynamisme particulier durant cette période. Les œuvres picturales de cette ère sont sensiblement différentes des œuvres qâdjâres postérieures, en particulier celles datant de l'ère nasséride (règne de Nâssereddin Shâh) et des rois suivants. Il n'est pas donc possible de parler d'une seule école artistique s'étendant tout au long du règne des Qâdjârs et présentant des caractéristiques communes. Il est cependant possible de diviser les œuvres picturales de cette période en art populaire et art royal. Les deux écoles ont été également influencées par l'art occidental et la miniature persane.

L'apparition des codes picturaux occidentaux date notamment du retour de peintres iraniens allés visiter l'Italie au XIXe siècle sous le règne de Fath Ali Shâh. Ceci marque aussi l'apparition d'un fort lien entre l'architecture et la peinture, puisque plusieurs de ces peintres rentrés au pays adopteront les grands formats



Motifs au *saghânefâr* du *tekkyeh* Kidjâ datant de l'époque qâdjâre, Bâbol

pour peindre, sur le modèle, entre autres, des fresques murales qu'ils ont pu admirer en Italie.

Sous le règne de Mohammad Shâh, la perspective européenne entre dans la peinture persane et à l'époque de Nâssereddin Shâh, sous l'influence de la modernité, l'iconographie et la peinture du paysage trouvent une place privilégiée parmi les artistes iraniens. Ainsi naît un style pictural intitulé *qahveh khâneï* ou style de «Maison de café». Narrative, cette peinture à l'huile met en scène des scènes religieuses, des scènes festives ou des scènes de bataille.

Sous le règne de Mohammad Shâh, la perspective européenne entre dans la peinture persane et à l'époque de Nâssereddin Shâh, sous l'influence de la modernité, l'iconographie et la peinture du paysage trouvent une place privilégiée parmi les artistes iraniens. Ainsi naît un style pictural intitulé *qahveh khâneï* ou style de «Maison de café». Narrative, cette peinture à l'huile met en scène des scènes religieuses, des scènes festives ou des scènes de bataille. Plus tard, les scènes de la Révolution constitutionnelle ou d'autres événements de l'histoire contemporaine iranienne trouveront également leurs peintres dans cette école. Ces tableaux de grand format étaient installés dans les cafés, les *tekkyeh*, les hammams, les *zurkhâneh*. Au Mâzandarân, ils sont également visibles dans les *saghânefâr*.

Comme beaucoup de dynasties, les Qâdjârs se targuaient d'être les héritiers de la royauté de la Perse ancienne. Mais contrairement à ces derniers, ils furent confrontés à l'émergence des idées de la modernité. Ils ont donc tenté de définir l'identité iranienne par la nationalité iranienne dans son sens moderne. Nationalité iranienne qui est elle-même reliée à la culture et à la civilisation de la Perse. Les aspects religieux de la culture traditionnelle ont donc commencé à perdre leur omniprésence. À partir de là, les arts dramatiques, rejetés jusqu'à cette époque à cause de leur contenu par une société iranienne profondément religieuse, ont été progressivement introduits dans la société. Ces arts étaient adaptés rigoureusement et thématiquement pour répondre aux croyances religieuses et culturelles du peuple iranien. Le théâtre mettait en scène les sentiments et les pensées religieuses, mythiques et épiques des Iraniens. Le XIIIe siècle de l'hégire (XIXe siècle) est considéré comme l'apogée du théâtre traditionnel iranien qui s'enracine aussi bien dans les cérémonies du deuil de Siyâvash que dans les sources religieuses, et est un type de théâtre proche des mystères chrétiens. L'exemple le plus marquant de cet art dramatique est le *ta'zieh* joué dans les *tekkyeh*.

Les sujets des peintures des *saghâtâlâr*

Les textes calligraphiés sur les poutres soutenant le plafond des *saghânefâr* témoignent de l'édification de ces bâtiments à l'époque qâdjâre puisqu'aux côtés des poèmes élégiaques religieux, il y a les dédicaces royales. Les noms des bâtisseurs sont également cités. Les murs des *saghânefâr* sont en bois et ils possèdent des fenêtres à guillotine appelées *orosi*. Les portes en bois sont décorées d'ornements auriculaires appelés *guereh-chini*. L'orme du Caucase est le bois le plus communément employé dans ces édifices. Autrefois, les habitants s'y

rassemblaient lors des cérémonies de deuil du martyre de l'Imam Hossein les jours de Tâsouâ et Achourâ (9e et 10e jours du mois de Moharram). C'étaient aussi des lieux de pèlerinage où les gens allaient pour prier ou faire des vœux. D'après les témoignages des habitants, les architectes, les calligraphes, les peintres et les menuisiers qui travaillaient dans les *saghânefâr* étaient des gens de cour qui séjournaient au moment de la construction du bâtiment dans cette province. Par conséquent, il y a des ressemblances entre les ornements des *saghânefâr* et les peintures royales de l'époque qâdjâre.

Les motifs ornementaux des Saghânefâr:

	Prophètes	**Imams**	**Évènements religieux**	**Jugement dernier**
Motifs religieux	Mohammad chevauchant Buraq[2] Jonas dans la baleine Salomon sur le trône	Imam Ali Imam Hassan Imam Hossein Abbâs ibn Ali	Bataille de Kerbela Rôle d'Abbâs ibn Ali dans la bataille de Kerbela (Il est au bord d'Euphrate pour apporter de l'eau; il lance des attaques contre l'ennemi)	Rétribution du bien et du mal Anges et Balance de Thémis Gardien de l'enfer Azraël[3] Isrâfil sonnant de la Trompette au Jour du Jugement dernier

	Mythes et épopées	**Temps libre**	**Textes anciens**	**Vie quotidienne**	**Motifs imaginatifs**	**Végétation**
Motifs irréligieux	Combat entre Rostam et Div-e-Sepid (Le diable Blanc) Zahhâk (Bivar-Asp) Sohrab et Gordâfarid[4] *Borzu et dragob* *Amesha Spenta* *Dieux*	Pratique des maisons de café ou de narguilé Sport Alpinisme Scènes de loisirs ou de chasse avec des animaux	*Livre des Rois* de Ferdowsi *Kelikeh va Demneh* *Qâbus-Nâmeh* *Leila o Majnoun* *Khosrow o Shirin* *Shirin o Farhâd*	Travail Agriculture Élevage Pêche Chasse Filage de la laine Tricot Bûcheronnage	Êtres au corps humain et à la tête d'animal Êtres à la tête humaine et au corps d'animal	Bouquets de fleurs Paniers de fruits Arbres en bourgeons Fleurs chinoises Arabesques Motifs traditionnels

	Calligraphie	**Animaux**	**Motifs géométriques**	**Bataille**	**Constellations**
Motifs irréligieux	Les vers de Mohtasham Kâshâni[5] et de Mohmmad Eqbâl[6] sur la bataille de Karbalâ	Lion, Tigre, Léopard, Gazelle, Girafe, Éléphant, Cerf, Sanglier, Loup, Chat, Chien, Cheval, Poisson, Baleine, Oiseaux, Perroquet, Corbeau, Serpent, Lézard, Araignée	Toute forme géométrique notamment losange, carré et rectangle	Troupe de soldats armés Armes Tir à l'arc Tambour Kûs[7] Kornâ[8]	Sagittaire Lion et soleil (Lion)



Saghânefâr de Shiâdeh, Bâbol, époque qâdjâre

Les motifs religieux

Exerçant une influence considérable dans la conception des civilisations, la religion est un facteur indissociable de l'identité culturelle de l'homme, celle-ci comprenant des faits idéologiques, rituels, historiques, sociaux et économiques. Depuis toujours, la peinture et l'iconographie font parties inséparables de toute religion; même si, après l'introduction de l'Islam en Iran, ces arts ont été marginalisés à cause des interdictions religieuses, ils ont été ressuscités quelque temps après dans le cadre des *arts islamiques*. Notamment l'art pictural qui bénéficie d'une grande réception populaire. L'on constate l'existence de nombreuses toiles de grand format, représentant les portraits des Imams et des saints et qui servaient à la récitation du Livre des rois (*Shâhnâmeh khâni*) ou des histoires religieuses (*Pardeh khâni*).

Suivant la tradition des miniatures persanes, les peintures des *saghânefâr* se forment dans un espace bidimensionnel et disjoint qui cherche à évoquer aussi bien les niveaux de l'Existence que ceux de la Conscience. Ce style pictural éloigne le spectateur de sa vie quotidienne pour le rapprocher d'un autre monde ésotérique, à savoir le *monde imaginal.* Parmi les peintures des *saghâtâlâr,* l'on remarque des motifs évoquant ou bien les dieux et déesses préislamiques comme *Mithra*, *Ânâhitâ*, et *Tishtrya*, ou bien des sujets islamiques comme des louanges aux Imams. Ces motifs se placent dans différents groupes:

Les motifs humains

La religion fait, aux yeux d'un grand nombre de sociologues, partie intégrante de la société iranienne. Graham E. Fuller est de l'avis que si avant l'islam, le Zoroastrisme était une force importante

pour la formation de l'unité nationale en Iran, après l'Islam, c'est le chiisme qui joua ce rôle. La plupart des œuvres peintes dans les *saghânefâr* rappellent la bataille de Karbalâ et les histoires épiques du *Livre des Rois*. Autrement dit, à l'instar des peintures des Maisons de café, ces ornements architecturaux sont nés à cause d'un besoin inné du peuple iranien de glorifier ses héros religieux et nationaux. Cet art folklorique s'est aussi développé sous l'influence des arts dramatiques comme le *naqqâli*[9] et le *ta'zieh*. Comme nous l'avons déjà souligné, l'existence des relations intertextuelles entre les peintures et les textes anciens est indispensable, c'est la raison pour laquelle l'œuvre picturale exige une narration orale.

Le portrait des Imams shiites

Les peintures des *saghânefâr* brossent des portraits des Imams et de la famille du prophète qui ressemblent beaucoup aux héros mythiques et nationaux de l'Iran, rappelant le caractère folklorique de cet art. Un saint se distingue en particulier dans cette iconographie: Abbâs ibn Ali, considéré par les habitants de la région comme le propriétaire de ces bâtiments. Ces toiles sont intitulées "les peintures d'Abolfazl" (*Naghâshi-hâ-ye Abolfazli*). On voit également dépeint la péripétie des évènements suivant la bataille de Kerbala, comme l'incendie des tentes de l'Imam Hossein, la captivité et la marche forcée des survivants vers Koufa, avec en tête la sainte Zeynab bint Ali. Dans ces peintures, les Imams sont

Suivant la tradition des miniatures persanes, les peintures des *saghânefâr* se forment dans un espace bidimensionnel et disjoint qui cherche à évoquer aussi bien les niveaux de l'Existence que ceux de la Conscience. Ce style pictural éloigne le spectateur de sa vie quotidienne pour le rapprocher d'un autre monde ésotérique, à savoir le *monde imaginal*.



Exemple d'ornements architecturaux de *saghânefâr*

montrés plus grands que les autres éléments du tableau. La tête des saints est entourée d'un nimbe. Ce motif décoré de formes géométriques semble être le premier exemple de l'homme lumineux dans la miniature persane. La lumière est représentée aussi par un "motif rond et ovale évoquant la forme du soleil"[10] intitulé *chamseh*. L'identité des personnages et l'évènement qui se passe sont précisés par l'écriture.

Dans ces peintures, les Imams sont montrés plus grands que les autres éléments du tableau. La tête des saints est entourée d'un nimbe. Ce motif décoré de formes géométriques semble être le premier exemple de l'homme lumineux dans la miniature persane.

Les anges

Les tableaux des *saghânefâr* représentent aussi des êtres surhumains. Notamment les anges de la terre, de la pluie, de la miséricorde, du châtiment, de la justice, les anges envoyés dans la ville de Loth, et l'archange Raphaël lorsqu'il sonne la Trompette au Jour du Jugement dernier. En sus de leurs visages proportionnellement très grands, ces anges portent des couronnes et leur nom est écrit à côté de leur image. Dans ces tableaux, on voit également des âmes humaines dont les faits sont mis dans la balance de la Justice et qui sont récompensés ou châtiés. Des scènes de l'Enfer et du Paradis sont représentées des deux côtés des tableaux, les unes montrant les étages noirs et obscurs de la Géhenne, les autres les dons paradisiaques illustrés par des motifs floraux et végétaux, des arbres chargés de bourgeons et de fruits, la vasque de *Kowthar*[11] ou la fontaine de *Salsabil*. Ces ornements rappellent la forte influence de la religion et de la tradition sur la société.



Motif d'ange dans un *saghânefâr*

Les motifs végétaux

S'éloignant de la représentation, les motifs géométriques apparaissent sous formes symboliques et abstraites (les arabesques, les fleurs chinoises, les nœuds). Marqué par la présence des oiseaux et des animaux surnaturels, ce monde merveilleux doit son état mystérieux aussi bien à la lumière qu'à une composition visuelle qui cherche à faire passer le visiteur de la surface des choses pour parvenir enfin à leur âme. En d'autres termes, cherchant la beauté divine dans le monde de la pluralité, les artistes mettent en œuvre les arabesques manifestant le mouvement vif et coordonné des choses. Ainsi naissent, grâce aux mouvements spiraux, une continuité et une unité qui rappelle un principe important, c'est-à-dire *la*



Tableaux des *saghânefâr* représentant des êtres surhumains, les anges de la terre, les anges envoyés dans la ville de Loth, et l'archange Raphaël...

pluralité dans l'unité et *l'unité dans la pluralité*. Parmi les motifs végétaux, le cyprès a une place privilégiée dans les peintures des *saghânefâr*. Motif abstrait, cet arbre est orné par des fleurs et des fruits.

Les motifs géométriques

Accompagnés par des motifs végétaux, surtout des arabesques, les dessins géométriques fournissent l'un des plus beaux exemples des notions de l'unité et de la pluralité. Démontrant à la fois la constance et le changement de la nature, ces motifs aident à créer un espace imaginaire suggérant l'unicité divine. Offrant une grande diversité, ces motifs abstraits se voient sur les plafonds, les colonnes, les fenêtres à guillotine et les portes des *saghânefâr*. Sur les toiles, ils apparaissent soit dans le fond de la peinture, soit autour des autres motifs et jouent ainsi un rôle complémentaire.

La calligraphie

Considérant l'écriture comme une pure manifestation de l'Esprit, les calligraphes définissent, à l'instar des soufis, un système hiérarchique favorisant leur ascension spirituelle. Proposant la langue arabe comme une langue pure permettant d'exprimer des pensées philosophiques et spirituelles par de courts énoncés, Titus Burckhardt fait allusion au système des lettres sacrées qui se voient à merveille

Les tableaux des *saghânefâr* représentent aussi des êtres surhumains. Notamment les anges de la terre, de la pluie, de la miséricorde, du châtiment, de la justice, les anges envoyés dans la ville de Loth, et l'archange Raphaël lorsqu'il sonne la Trompette au Jour du Jugement dernier.

dans la numération *abjad*. Aussi, rappelant le caractère sacré de l'alphabet, Seyyed Hossein Nasr affirme que tous les mots commencent par *Alif* "الف", alors que ce dernier est né du point. "En même temps que le point symbolise l'identité divine, le *Alif* montre la station de l'Unitude", ajoute-t-il. Spécialiste des sciences islamiques, Anne-Marie Schimmel insiste sur la relation étroite entre la poésie et le mysticisme persan avec la calligraphie et prend la lettre comme un champ pour la révélation divine. Faisant un tour sur la partie inférieure du plafond, la calligraphie a une place importante dans les ornements des *saghânefâr*. Elle se manifeste soit comme un motif solitaire soit en compagnie de motifs végétaux. Dans la plupart des bâtiments, le nom du calligraphe, du bâtisseur, et la date de la construction de *saghâtâlar* sont gravés sur le bois ainsi que des vers faisant l'éloge d'Abbâs ibn Ali.

Le motif du soleil

Souvent accompagné par des motifs de bestiaire, le soleil se voit à la fois dans les œuvres des époques préislamique et islamique. Par exemple: *le lion et le soleil*, *le Simorgh et le soleil*, *le paon et le soleil* parmi lesquels le motif du *lion et du soleil* semble le plus important. Revêtant de nombreuses significations au fil des différentes époques, ce dernier rappelle parfois la constellation du Lion et apparaît sur les pièces de monnaie des époques ilkhânide et safavide, en particulier sous le règne du Sultan Mohammad Khodâbandeh, quatrième roi safavide. Ce motif, soit isolé, soit accompagné, occupe une place privilégiée parmi les ornements des *saghânefâr*. Placé dans la gueule de deux dragons, le soleil est parfois assis sur les chapiteaux, et parfois dessiné sur les colonnes. Toutes ces images rappellent le respect du peuple à l'égard du soleil comme un élément concepteur et symbole d'Anâhitâ. En tant que deux forces naturelles puissantes, l'eau et le soleil ont une forte présence dans les ornements des *Saghânefâr*.



Motif des dragons de *saghânefâr*

Le motif du lion et du soleil, symbole national des Iraniens

Signe le plus important de l'iconographie moderne en Iran, le symbole du *lion et du soleil* est devenu à l'époque de Mohammad Shâh Qâdjâr le signe officiel du pays et le symbole de l'identité nationale. À cette époque, le lion était masculin et le soleil une femme avec un beau visage. Puis ce dernier changea de sexe. Au début du XXe siècle, le soleil a petit à petit perdu ses cheveux et s'est transformé en un motif plus officiel. L'histoire de ce motif remonte à l'époque préislamique. De plus, il est considéré à l'époque islamique en tant que signe astrologique et symbole désignant l'Imam Ali, celui-ci étant surnommé le "lion de Dieu" (*Assadollâh*). Il est difficile de trouver un motif aussi intemporel s'adaptant de plus aussi bien

aux rites zoroastriens que judaïques, shiites, turcs et persans. La transformation de ce motif coïncide avec les changements culturels en Iran. Au moment où la beauté était recherchée parmi le sexe féminin, le soleil avait une figure féminine. Apparu sur les pièces de monnaie, ce motif a formé petit à petit un signe national où le soleil brillait derrière le lion. Au début, le lion était assis et le soleil avait une figure humaine, mais au fur et à mesure, le lion s'est levé, tenant une épée dans sa patte et le soleil porta une couronne.

Étant présent sur les miniatures persanes, le motif du lion et du soleil était regardé dès l'époque safavide comme un symbole de l'unité et de la nationalité iraniennes. D'ailleurs, un grand nombre de sources littéraires et historiques témoignent du symbolisme de la lumière en tant que signe de la royauté. Les drapeaux parthes étaient marqués par le motif du soleil et à l'époque sassanide, le soleil était symbolisé par une sphère rouge. Les habits et couronnes des rois achéménides étaient aussi ornés par un motif solaire. Aussi, sur les bas-reliefs comme *Ahurâ Mazdâ, Ardashir I* et *Naghsh-e Rostam*, le devant de l'armure des rois est orné par le motif du lion. Les exemples islamiques, turcs et mongols mettent l'accent sur le symbolisme du lion et sa relation avec la royauté. ■



Les vers des poètes sur la bataille de Karbalâ sur des œuvres peintes dans les *saghânefâr*

---

* Mahmoudi, Fattâneh, "Mazâmin-e dini dar noghush-e Saghânefârhâ-ye Mâzandarân" (Les thèmes religieux dans les motifs des *Saghânefâr* de Mâzandarân), in *Kétâb-e Mâh-e Honar*, Juin-Juillet 2008, N° 118, pp. 80-87.

1. Qâbus-nama ou Qâbus-nâmeh (Miroir des princes), est une œuvre majeure de la littérature persane du XIe siècle. Elle a été écrite par Keykâvus, roi ziyaride de certaines régions du Tabarestân, et a été dédiée à son fils Guilân Shâh. (*Wikipedia; Qabus-Nama)*

2."Monture mystique sur le dos de laquelle le Prophète fit son Ascension céleste" (Shakourzâdeh, p. 93)

3. "Ange de la mort" (Shakourzâdeh, Ebrâhim, *Dictionnaires des termes techniques islamiques*, Téhéran, Samt, 1e édit., été 1996, p. 315)

4. Héroïne du *Livre des Rois,* Gordâfarîd était une championne qui combattait Sohrab et retardait les troupes touraniennes qui marchaient en Perse. (*Wikipedia*, Gordâfarîd)

5. Poète iranien de l'époque de la période safavide, originaire de Kâshân et qui a eu une influence sur la poésie persane, en particulier la poésie de l'Ashûra.

6. "Poète, barrister et philosophe de l'époque de l'Inde britannique, Mohamed Iqbal est considéré comme un des poètes musulmans les plus influents du XXe siècle." (*Wikipedia*, Mohamed Iqbal)

7.Ancien kettledrum persan de grande taille, semblable aux timbales. (*Wikipedia, Kos*)

8. Ancien instrument à vent iranien

9. Art de raconter spectaculairement des histoires tirées des fables iraniennes, des mythes et des épopées qui sont pour beaucoup narrés et compilés dans des chefs-d'œuvre littéraires très anciens.

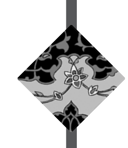
10. *Tisser le paradis, Tapis-jardins persans*, Téhéran-Clermont-Ferrand, 2005, p. 44.

11. "Vasque où s'abreuvent les croyants à l'entrée du paradis" (Shakourzâdeh, p. 185)



Râmsar, la Belle au bois dormant

Saeid Khânâbâdi



"En partant de Roudsar, on fait encore six lieues avant d'entrer dans le Mâzandarân, dont le premier bourg de ce côté est Sakhtsar. On remarque aussitôt une différence de costume. Au lieu des bonnets cylindriques et des petites calottes des Guilâniens, ceux-ci ont la tête couverte d'un cône bas et pointu fait en peau d'agneau ou en drap de laine brune que l'on fabrique dans le pays; le surtout et le pantalon sont de la même étoffe. On planta, en notre honneur, un arbuste dont les branches étaient ornées de petits chaussons de laine, de chiffons et d'un gros écheveau de soie; six hommes du village luttèrent deux à deux et déployèrent leur adresse pour se renverser mutuellement. Je remarquai avec plaisir qu'ils évitaient de se frapper trop rudement et que le vainqueur relevait son adversaire en l'embrassant. Il existe dans les environs de Sakhtsar une source d'eau chaude et sulfureuse. Les collines auxquelles le village est adossé nourrissent beaucoup de faisans. On commence à voir dans les forêts des orangers, des cédrats et des citronniers de plusieurs espèces, dont une est extrêmement douce, même avant la maturité. " (Pierre A. Jaubert, *Voyage en Arménie et en Perse*, page 445)



Boulevard Mo'alem

Pierre Amédée Jaubert, émissaire spécial de Napoléon Ier auprès de Fath-Ali Shâh, décrit ainsi le petit village de Sakhtsar qu'il visite en 1805[1]. La description exotique de ce voyageur français nous révèle l'image d'une minuscule localité rustique au milieu des forêts denses du Mâzandarân, blottie dans une étroite bande verdoyante juste entre la mer Caspienne et le massif d'Alborz. Ce paradis perdu au fond des forêts devait encore attendre un siècle pour devenir une ville touristique et bien connue des Iraniens d'aujourd'hui pour ses paysages splendides, ses montagnes vertes, ses vallées brumeuses, ses plages romantiques et ses pluies interminables.

En 1933, le roi Pahlavi I[e], originaire de la province du Mâzandarân et fasciné par la beauté de cette région, y fait construire un grand complexe hôtelier sur une colline qui dominera la future ville de Râmsar. Il décide même de modifier le nom du village de Sakhtsar (littéralement le têtu et le rude) pour l'appeler désormais par le titre beaucoup plus poétique de Râmsar qui signifie la ville d'une tête bien domptée! Le décret gouvernemental de ce changement de nom est exposé au musée anthropologique de Râmsar. Le roi despote voulait peut-être transmettre un message indirect en choisissant ce nouveau titre pour sa ville favorite. Rezâ Khan commence alors à s'approprier, à titre personnel, de vastes terrains dans cette région. Malheureusement pour lui, il n'aura pas eu le temps de profiter ni de l'hôtel ni du palais qu'il s'était construits. Juste quelques années après l'inauguration de son Palais de marbre, il abdiquera et sera exilé sur l'île Maurice. Après la chute de Rezâ Khan en 1941, ses propriétés à Râmsar sont transmises à son fils. Une partie de ces terrains confisqués, divisée en petits lots, sera revendue aux nouveaux habitants de Râmsar. L'attachement de la famille royale à cette belle ville de Râmsar continua sous son successeur qui, à son tour, reprit les projets de son père en y construisant un nouvel hôtel, un nouveau palais (Palais de la reine mère) et en inaugurant un aéroport moderne en 1949 alors qu'à l'époque dans certaines grandes villes du pays, il n'y avait même pas d'aéroport. C'est à partir de cet aéroport qu'en 1953, lors du conflit politique entre la cour et le gouvernement nationaliste de Mossaddegh, le roi accompagné de la reine, fuit le pays dans un avion qu'il pilotera lui-même, avant que son pouvoir absolu soit restauré grâce au coup d'État américain du général Zâhedi.[2] C'est encore à Râmsar que le roi, durant ses années de prestige, accueille ses invités royaux comme Hussein de Jordanie ou Hassan du Maroc. Les anciens de Râmsar se souviennent encore des promenades amicales sans escorte de ces monarques en coupé Rolls-Royce dans les rues de Râmsar. Les autres membres du clan possédaient des pensions et des résidences de luxe dans cette petite ville verdoyante



Pierre Amédée Jaubert



Ancienne photo de Râmsar

du nord de l'Iran. Les proches de la cour, également, y arrivaient parfois dans leurs avions privés. Dans leurs mémoires, ils relatent les festins royaux à l'ancien hôtel. Après la Révolution de 1979, toutes ces propriétés furent confisquées par le gouvernement.

L'histoire architecturale de Râmsar est très liée à celle de l'ancien régime. Le Palais de marbre, l'ancien hôtel et le nouvel hôtel, la station thermale, le boulevard Mo'alem et ses composants, le bâtiment de la Banque nationale, le grand hôpital et l'aéroport datent de cette époque.

Cette brève présentation de l'histoire contemporaine de Râmsar suffit à prouver l'identité de cette ville. Et pourtant, il existe des vestiges de quelques châteaux historiques très endommagés par l'humidité de l'air. Mais jusqu'à ce jour, aucune fouille archéologique scientifique n'y a été réalisée pour définir l'histoire de ces sites. Il y eut des excavations illégales et tous les chiffres et dates qui circulent sur Internet ou dans les manuels touristiques à propos de ces ruines ne sont que des estimations non fiables. La plus célèbre parmi ces citadelles est Mar-Kouh, attribuée par certains experts à la civilisation aryenne des Mardes (Ou *Amardians* d'exprès la prononciation anglophone).

Depuis quelques années, cette étiquette de *ville Tâghouti,* construite en rapport avec l'histoire de l'encien régime, est effacée et les investissements s'y multiplient. La construction de la digue Meydjarân, la mise en marche de la télécabine, le réseau de distribution du gaz naturel, l'électrification des campagnes et des villages de montagne, l'allongement de la piste d'atterrissage de l'aéroport, l'ouverture de quelques universités publiques et privées, le développement des infrastructures de télécommunication, la réalisation des deux phases de la périphérie et des grands

ponts sont, tous, des projets réalisés à Râmsar au temps de la République islamique. Cependant, Râmsar souffre encore de graves problèmes comme le chômage des jeunes, la cherté de la vie (par rapport aux villes voisines), le non-développement de sa zone industrielle et le manque d'un mécanisme écologique de collecte et d'élimination des déchets ménagers.

Le Palais de marbre, l'ancien hôtel et le nouvel hôtel, la station thermale, le boulevard Mo'alem et ses composants, le bâtiment de la Banque nationale, le grand hôpital et l'aéroport datent de l'époque pré-révolutionnaire. Dans cet article, nous décrirons certaines de ces attractions touristiques qui se réfèrent à l'histoire Pahlavi.

Le Palais de marbre

Le Palais de marbre, construit en 1937, était la résidence de la famille royale lors de ses déplacements à Râmsar. Le bâtiment d'une superficie de 600 mètres carrés se déploie sur deux étages. Un sous-sol, fermé pour le moment à cause des travaux de maintenance, et un rez-de-jardin surélevé de presque deux mètres par rapport au sol. La façade du palais est embellie par les pierres en marbre blanc d'une mine du Khorâssân. Les quatre colonnes de 10 mètres de la vaste terrasse d'entrée du palais sont en marbre monolithe minutieusement taillées. Les deux statues des tigres gardiens assis à la porte arrière du bâtiment sont pareillement en marbre monolithe. Ces tigres sculptés par le maître Rahimzâdeh Arjangui rappellent le Tigre du Mâzandarân, espèce éteinte tragiquement depuis 1953. Les portes et les fenêtres du palais sont en bois. Le sol est recouvert par un parquet en bois décoré d'un motif géométrique en carré de couleurs foncées et claires. L'architecte du palais est Hovhaness Hovik Gharibian, un ingénieur



Citadelle de Mar-Kouh



Le Palais de marbre

arménien qui, dans la conception et l'exécution du plan de ce palais, a profité de la coopération d'ingénieurs allemands.

Depuis l'an 2000, ce palais, devenu musée, ouvre ses portes aux visiteurs qui ont l'occasion d'y découvrir les différentes parties du bâtiment : le bureau du roi, le grand hall, la salle à manger, la salle de bain, etc. Les tableaux de peintres européens (plutôt belges et hollandais), des chandeliers et des buffets antiques, des rideaux élégants, des plats en verre, des statues en bronze et une collection de vaisselle en porcelaine fabriquée par la célèbre marque française de la Manufacture de Sèvres sont les objets les plus remarquables de ce musée. Les ornementations en plâtre du plafond et dans l'encadrement des fenêtres et des cheminées suivent le style européen. Les figures féminines et angéliques, les éléments de la nature et des plantes sont omniprésents dans ces magnifiques décorations en plâtre. Cette tendance occidentaliste montre bien le goût artistique du clan Pahlavi. En fait, dans le Palais de marbre, seuls les tapis persans représentent l'art iranien. Les objets de décoration et même les matériaux de la salle de bain ont tous été fournis par de grandes sociétés européennes. Plusieurs éléments dans le palais évoquent également l'art et la culture français. La collection des porcelaines de Sèvres, une statuette de Voltaire, des pendules et des lustres français, une magnifique table en bronze décorée de fleurs de lys et les portraits des rois et des reines français

Le jardin du Palais de marbre est relié depuis quelques années à l'ancien Palais Tadj-ol-Molouk, une des épouses officielles de Rezâ Khan, transformé en Musée de l'ivoire, après un long projet de restauration.

en sont quelques exemples. Les tissus des fauteuils rappellent ceux des Gobelins à l'époque du Roi-Soleil. À souligner que la reine Farah, francophone, était une grande admiratrice de l'art français. Sur les murs du palais, les visiteurs peuvent observer également des documents et des photos concernant les faits historiques en rapport avec ce palais. C'est dans ce bâtiment que fut nommé Jamshid Amouzegâr comme Premier ministre durant les crises politiques avant la Révolution islamique.

Le vaste jardin qui entoure ce palais met en scène une grande valeur esthétique. Quelques esturgeons (ceux qui donnent le meilleur caviar du monde) nagent symboliquement dans la piscine ronde et bleue en face du large escalier du palais. Différentes sortes d'arbres et d'arbustes sont plantés dans ce jardin de 60 000 mètres carrés. Le nom de l'espèce avec une courte description scientifique est indiqué sur une plaquette informative en face de chaque plante.

Le jardin du Palais de marbre est relié depuis quelques années à l'ancien Palais Tadj-ol-Molouk, une des épouses officielles de Rezâ Khan, transformé en Musée de l'ivoire, après un long projet de restauration. À noter que ce palais n'a jamais été utilisé par la mère du roi et il n'était même pas encore meublé au moment de la Révolution islamique. Le Musée de l'ivoire de Râmsar est très exceptionnel dans son genre. Il se compose de quelques centaines d'objets en ivoire venus d'Afrique, d'Inde, d'Indochine et de Chine. Il y a aussi des articles comme des manches de couteau, des crosses de pistolet et des cannes faits par des artistes iraniens. Mais les travaux chinois et indiens sont esthétiquement les plus remarquables à cause du raffinement des techniques, la délicatesse et la créativité des dessins et des formes. Certains objets comme par exemple des boules en ivoire, mystérieusement entreposées, sont d'une valeur inestimable. Un musée anthropologique aussi est aménagé à côté du Musée de l'ivoire. Cette collection sélective reflète le mode de vie et l'art folklorique, la littérature orale et les traditions des habitants de



La digue Meydjarân



Rivière Safâroud

Râmsar dans les zones urbaines et rurales. Un ancien hammam aussi a été rénové dans le jardin du Palais de marbre. Ce petit hammam n'était pas destiné au public mais réservé à la famille royale. L'eau de ce complexe des palais et du jardin était alimentée par une source naturelle qui se trouve au même endroit.

L'ancien hôtel de Râmsar

L'emblème de la ville touristique de Râmsar est certainement le bâtiment de l'ancien hôtel qui se trouve à quelque cent mètres du Palais de marbre. On le retrouve sur toutes les cartes postales et les prospectus touristiques de cette ville. L'ancien hôtel de Râmsar est faussement connu chez les Iraniens d'aujourd'hui comme l'ancien palais royal. Mais ce bâtiment, dès le début, était bien un hôtel. Sa construction a commencé en 1928 et s'est achevée en 1933 sous le contrôle personnel du monarque. L'architecture de ce bâtiment de 3 étages suit le style Art Déco, un mouvement artistique très à la mode dans les années 1910-1920. La conception du plan et la réalisation de cet hôtel sont dues à des architectes allemands.[3] À cette époque, les Allemands ont construit aussi un pont dans le quartier du bazar de Râmsar sur la rivière Safâroud. La large présence des Allemands dans les projets de Râmsar montre bien l'orientation germanophile de ce roi Pahlavi.

La façade blanche de l'hôtel, en contraste parfait avec l'arrière-plan vert de la forêt, est ornée par des décorations en plâtre très minutieuses. Les petits balcons des chambres donnant sur la mer ou sur la montagne sont joliment conçus. Sur le fronton de l'hôtel, quatre bas-reliefs à thème mythique montrent le combat entre un homme contre un taureau et un lion et le combat entre le lion et le taureau.

L'ancien hôtel est également bien connu pour avoir abrité quelques évènements historiques à résonnance internationale. À titre d'exemple, c'est dans cet hôtel que les délégations d'une dizaine de pays ont ratifié la Convention de Râmsar sur la protection des zones humides[4]. Aujourd'hui, le bureau principal de cette convention est basé dans la ville de Gland en Suisse. Il y a quelques

46

années, le ministre iranien des Affaires étrangères, Monsieur Zarif, avait eu l'initiative d'organiser une entrevue diplomatique entre les pays de la région à l'hôtel de Râmsar, peut-être pour ranimer les souvenirs oubliés des années splendides de cet hôtel royal.

En 1958, un autre hôtel fut construit à côté de l'ancien. Conçu par des ingénieurs iraniens, messieurs Sam et Firouz Kermâni, cet hôtel de trois étages comprend 150 chambres et suites, deux restaurants, une cafétéria, un SPA, une petite piscine estivale, une salle de jeux vidéo, une salle de gym, un terrain du jeu pour enfants et une grande salle de théâtre et de cinéma. Juste derrière le nouvel hôtel se trouve la station thermale (source d'eau chaude) de Râmsar. Les piscines de cette source sont toujours remplies par une foule de touristes qui y viennent chaque année profiter des bienfaits médicaux de cette eau minérale réchauffée par les énergies géothermiques. Rappelons que les experts mettent parfois en rapport l'existence des sources thermales de Râmsar avec le taux élevé de radioactivité dans certains quartiers de cette ville comme le quartier Tâlesh-Mahalleh. Il y a quelques années, un article scientifique du magazine CNET a annoncé que les habitants de la ville iranienne de Râmsar, de la ville brésilienne de Guarapari, de la ville indienne de Karunagappalli et de la ville chinoise de Zhanjiang étaient les mieux adaptés aux rayons cosmiques et donc aux voyages spatiaux parmi tous les peuples de la terre![5] Ces quatre villes se trouvent au bord de la mer.

L'ancien hôtel est également bien connu pour avoir abrité quelques évènements historiques à résonnance internationale. À titre d'exemple, c'est dans cet hôtel que les délégations d'une dizaine de pays ont ratifié la Convention de Râmsar sur la protection des zones humides.

À part ces deux hôtels historiques de Râmsar, cette ville connait depuis quelques années une grande vague de



L'ancien hôtel de Râmsar



Le boulevard Mo'alem

construction d'hôtels et de résidences de luxe qui accueillent les touristes iraniens et étrangers. Outre ces hôtels officiels, les habitants de Râmsar pendant la saison touristique de l'été et durant les vacances du Nouvel an iranien (au début du printemps), louent leurs maisons aux touristes. Certains investisseurs privés ont également créé quelques Eco-hébergements dans les zones rurales. La mairie a aménagé aussi quelques campings pour les voyageurs qui veulent



Route vers du village montagneux de Javâher-Deh



Forêt de Dâlkhâni

rester en contact direct avec la nature de Râmsar. Mais ces voyageurs doivent se méfier des moustiques qui ne sont pas du tout aussi hospitaliers que les gentils habitants de cette ville!

Râmsar, le paradis terrestre de Dieu

Certains Iraniens affirment que Râmsar est la plus belle ville d'Iran. D'autres attribuent à cette ville le titre de «Bru» des villes iraniennes[6]. Sur le panneau d'entrée de la ville est écrit en gros caractères: *"Bienvenue au paradis terrestre de Dieu"*. L'on peut probablement affirmer qu'en ce qui concerne les paysages naturels, Râmsar est l'une des plus belles villes en Iran, surtout grâce à sa localisation géographique très spéciale. Râmsar a un climat humide et pluvieux. La moyenne des précipitations annuelles de cette ville



Plage de Touska-Sara

dépasse largement celle des autres villes d'Iran. La distance entre la mer et la montagne dans certains quartiers de Râmsar est de moins de 500 mètres. C'est pour cette raison que la télécabine de Râmsar est la seule en Iran qui part d'une station balnéaire et se termine sur un sommet élevé qui vous donne une vue plongeante sur la mer Caspienne, sur les toits pentus aux couleurs variées, sur les rizières, sur les champs de thé et sur les jardins d'orangers et de kiwis. Pendant les vacances, cette petite ville verdoyante du nord de l'Iran accueille chaque jour des milliers de touristes iraniens et étrangers. Les non-Iraniens sont plutôt les ressortissants des pays arabes du Proche et du Moyen-Orient où le nom de Râmsar est bien connu. À noter que Râmsar est jumelée avec la ville d'Al Wakrah au Qatar. Le charme angélique de cette ville est partagé à l'unanimité par les passionnés du voyage en Iran. La nature de cette cité paradisiaque est tellement magique que de nombreuses riches familles iraniennes ont payé des milliards pour y acheter une villa en bord de mer ou une résidence sur les versants des montagnes d'où ils peuvent avoir un panorama idéal encadré par le bleu du

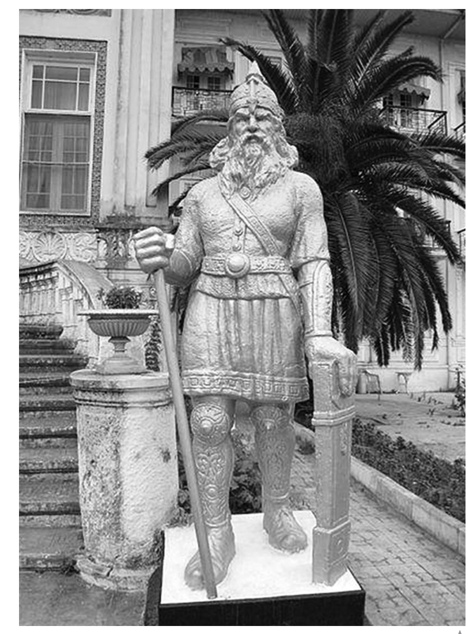
Certains Iraniens affirment que Râmsar est la plus belle ville d'Iran. D'autres attribuent à cette ville le titre de "Bru" des villes iraniennes . Sur le panneau d'entrée de la ville est écrit en gros caractères: *"Bienvenue au paradis terrestre de Dieu"*.



Bazar traditionnel de Râmsar

ciel, le vert de la forêt et le blanc de la brume des montages d'Alborz.

Dans l'album de photos des couples iraniens et plus récemment sur leurs pages Instagram, l'on peut souvent trouver les traces des souvenirs vécus à Râmsar: une photo prise sur une de ses plages où les parents se baignent et les enfants font des châteaux de sable. Une photo prise dans un de ces villages montagneux (comme Javâher-Deh) où les gens portent des vêtements traditionnels et posent en face des cascades magnifiques ou des huttes rustiques en bois. Une photo prise sur une natte de pique-nique au bord de la rivière Safâroud dans les vallées couvertes par les grands arbres centenaires où l'on entend le chant des oiseaux forestiers. Une photo prise sur la route de la forêt de Dâlkhâni surnommée "Couloir du Paradis" où les touristes, penchés au dehors de leurs voitures, se délassent sous les branches amicales et protectrices des arbres. Une photo prise dans les couloirs bruyants du bazar traditionnel de Râmsar où les étals des vendeurs sont décorés par l'arc-en-ciel des produits alimentaires locaux. Une photo des jeunes filles et garçons qui, suspendus aux cordes de la tyrolienne de Râmsar, glissent comme les Tarzans de l'ère moderne au milieu des forêts et des vallées. ■



Statue de Rostam à l'entrée de Motel Khazar

1. Dans les traductions persanophones de ce récit du voyage de Jaubert, toutes les parties du livre sont attribuées à cet envoyé spécial de Napoléon, mais dans la version française de cet ouvrage, il est mentionné que "La note sur le Guilân et le Mâzandarân" est rédigée par le Colonel Trézel, un autre officier de l'armée française. Comme nous l'avons constaté, même dans les sources francophones, les experts prennent la même approche que les traducteurs iraniens en considérant que cette note à propos des deux provinces du nord de l'Iran s'inclut dans l'ensemble du récit de Jaubert, cet article aussi a cité Pierre A. Jaubert comme l'auteur de cet extrait. La version originale de ce récit de voyage est disponible en PDF sur Internet à cette adresse: https://archive.org/details/Travel1805Jaubert/page/n3

2. Certains historiens considèrent l'aéroport de la ville de Kelârdasht comme le lieu du départ de Mohammad-Rezâ Shâh en 1953 mais il y a de nombreux témoignages de la part des anciens employés de l'aéroport de Râmsar qui confirment que c'est par cet aéroport que le roi Pahlavi quitta l'Iran pour aller à Bagdad et ensuite à Rome.

3. http://ammi.ir/%D8%A7%D8%AE%D8%A8%D8%A7%D8%B1-%D9%88-%D9%85%D9%82%D8%A7%D9%84%D8%A7%D8%AA/%D9%85%D9%82%D8%A7%D9%84%D8%A7%D8%AA-%D9%85%D8%B9%D9%85%D8%A7%D8%B1%DB%8C-%D9%88-%D8%B4%D9%87%D8%B1%D8%B3%D8%A7%D8%B2%DB%8C/%D9%87%D8%AA%D9%84-%D8%B1%D8%A7%D9%85%D8%B3%D8%B1/, L'article persanophone sur l'histoire de l'ancien hôtel de Râmsar et son architecture, rédigé par monsieur le professeur Dr. Sirous Bâvar, La Fondation des fiertés de l'architecture d'Iran

4. Le site de la convention de Râmsar résume ainsi la mission de ce traité international: *"La Convention sur les zones humides, appelée Convention de Râmsar, est un traité intergouvernemental qui sert de cadre à l'action nationale et à la coopération internationale pour la conservation et l'utilisation rationnelle des zones humides et de leurs ressources."* https://www.Râmsar.org/fr

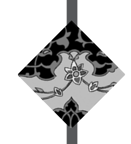
5. https://www.presstv.com/Detail/2015/12/16/442010/mars-colonists-iran-NASA-Râmsar

6. http://www.iranreview.org/content/Documents/Râmsar_An_Iranian_Bride_to_Remember.htm

51

Les routes et leur construction dans la Perse antique

Manoutchehr Ehtechâmi
Résumé et traduction:
Khadidjeh Nâderi Beni



Les recherches archéologiques montrent que les Iraniens connaissent, depuis longtemps, les charrettes et les chariots. Depuis l'invention de la roue vers 3500 avant J.-C., l'homme a dédié cet outil, plein d'intérêts, aux dieux mythologiques. Dans certaines traditions, elle symbolisait la vie et le temps qui passent. Cette invention a révolutionné la vie et est devenue un outil indispensable pour le transport. Dans de nombreuses mythologies du monde, le char solaire symbolise la course du Soleil dans le ciel en transportant les dieux d'est en ouest et d'ouest en est.

Parmi les divers objets découverts lors de fouilles archéologiques dans le Lorestân, on peut trouver quelques chariots datant du deuxième millénaire avant J.-C. ainsi qu'une charrette en fer fabriquée par d'anciens peuples persans qui y habitaient aux alentours de 1200 avant J.-C..

Les ouvrages revenant sur l'histoire de l'orfèvrerie en Iran notent la découverte d'un chariot en or sur les rives du Syr-Daria en Asie centrale. Ce chariot, conservé actuellement dans un musée en Angleterre, représente le mode de transport utilisé par les Iraniens de la Perse antique.

À l'ère achéménide, la cavalerie de l'armée persane, lors de guerres, se servait du chariot militaire pour le transport de ses commandants. Toutefois, durant les Arsacides (247 avant J.-C. – 224 après J.-C.) et des Sassanides (224-651), le chariot a été remplacé par le cheval dans la cavalerie de l'armée persane.

Les routes actuelles de l'Iran, reliant le sud au nord et l'est à l'ouest du pays, se trouvent pour la plupart sur les anciens itinéraires hérités de la Perse antique. La plupart de ces routes ont été tracées lors des grandes migrations de divers peuples vers la Perse durant les périodes anciennes allant de 2400 ans avant J.-C. jusqu'aux Sassanides et Arsacides.

Les routes actuelles de l'Iran, reliant le sud au nord et l'est à l'ouest du pays, se trouvent pour la plupart sur les anciens itinéraires hérités de la Perse antique. La plupart de ces routes ont été tracées lors des grandes migrations de divers peuples vers la Perse durant les périodes anciennes allant de 2400 ans avant J.-C. jusqu'aux Sassanides et Arsacides.

Le plateau iranien est une vaste région qui se trouve entre le Moyen-Orient et l'Asie centrale. Il est entouré par la chaîne Alborz et la mer Caspienne au nord, le golfe Persique et la mer d'Oman au sud, la chaîne de Zagros à l'ouest et le fleuve Amou-Daria à l'est. Ce vaste territoire a été, depuis les périodes préhistoriques, fréquenté par divers peuples, dont les Perses et les Mèdes, qui s'y sont installés.

Les Perses sont venus habiter le pays d'Anzân, au nord-est du golfe Persique dans les vallées du nord de la chaîne de Zagros. Quant aux Mèdes, peuple aryen, ils pénétrèrent en Iran à partir des frontières est et



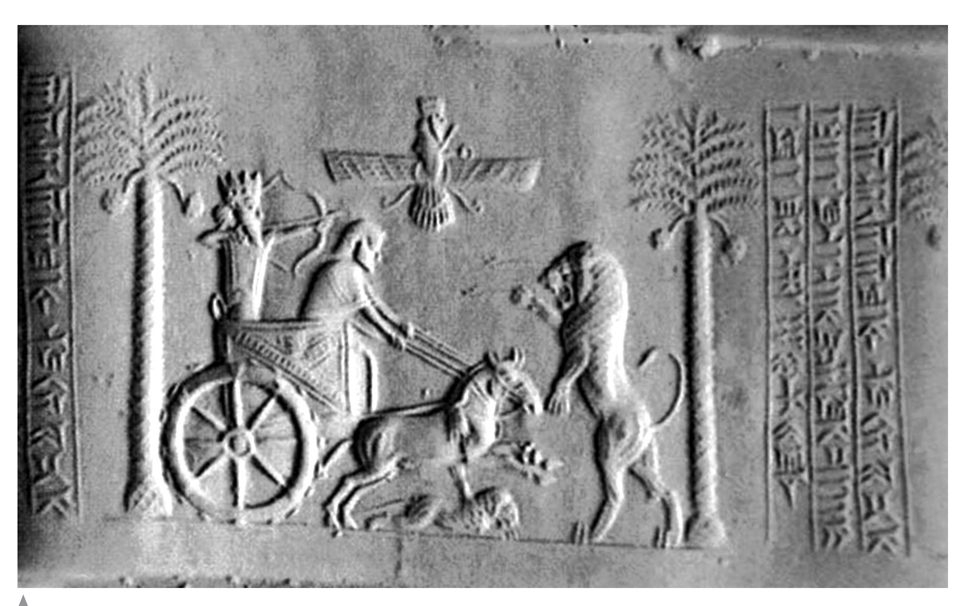
Pièce d'orfèvrerie découverte en 1880 en Afghanistan, représentant un char achéménide.
Ce char est orné sur le devant par une effigie de Bès, dieu égyptien.
Les deux voyageurs sont habillés en style mède.

s'installèrent dans les régions sud de la chaîne d'Alborz ainsi que sur les pentes ouest de la chaîne de Zagros. Les deux peuples formèrent le royaume d'Elam avec deux capitales: la région du Fârs actuel nommée alors Anzân (ou Anchân) et la plaine de Suse habitée surtout par des montagnards nomades. Les Élamites se mirent à exploiter les ressources minières de la région et à contribuer aux échanges commerciaux avec d'autres civilisations, dont celle de la Mésopotamie, en fondant un réseau routier permettant de relier aisément et rapidement les grands centres urbains et commerciaux.

Les Élamites furent attaqués et vaincus par les Assyriens et finalement, disparurent en 654 avant J.-C.. Suite à la révolte de Cyrus Ier, les Achéménides arrivèrent au pouvoir et fondèrent l'Empire perse, successeur du royaume mède. À l'époque, on construisit plusieurs routes importantes menant à Hamedân, capitale de la Perse.

Les Mèdes, puis les Achéménides développèrent le réseau routier de la Perse en créant de nombreuses routes qui existent toujours de nos jours, comme les axes: Arâk-Qom, Arâk-Sâveh, Hamedân-Sâveh, Hamedân-Abhar-Tâkestân et Hamedân-Zandjân qui relient pour la plupart le sud au nord-ouest. D'ailleurs, certaines routes sont considérées de nos jours comme des routes historiques et archéologiques. C'est le cas pour la route reliant Sâveh à Hamedân où l'on peut découvrir des passages au milieu des montagnes, ces dernières abritant des tablettes cunéiformes datant des époques

Grâce aux victoires des Achéménides dans différentes guerres, les frontières persanes se développèrent de plus en plus et lors des grandes conquêtes persanes, le réseau routier s'étendit. Durant le règne de Cyrus le Grand, on trace un grand nombre de routes améliorant la communication entre les différentes régions.



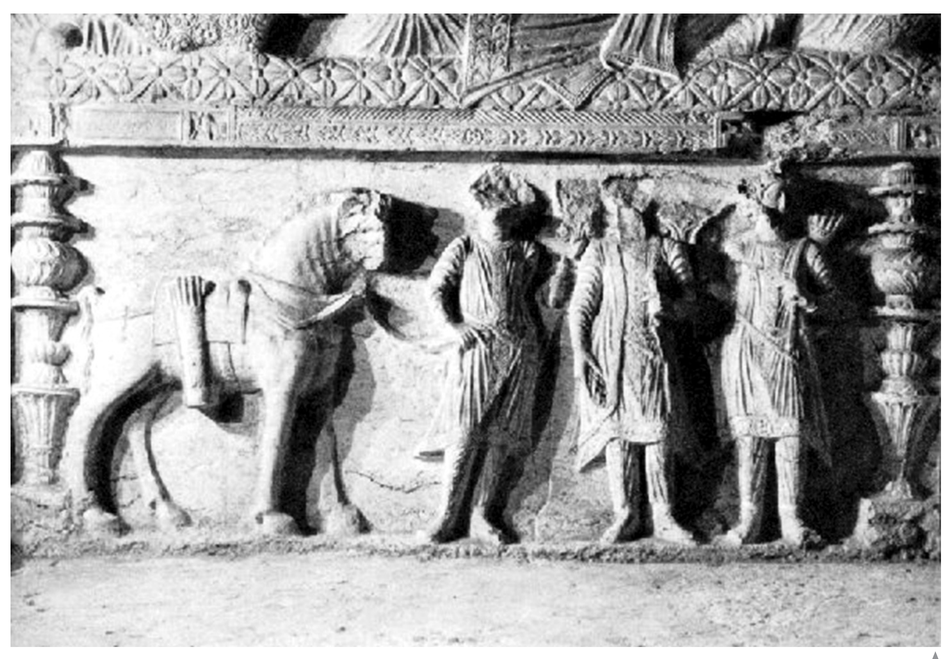
Sceau en agate ayant appartenu à Darius l'Achéménide conservé au British Museum. Le dessin du sceau représente le roi achéménide monté sur un char, chassant le lion à l'arc.

élamite et mède. Il s'agit, en fait, d'épigraphes et d'inscriptions réalisées sur les rochers relatant l'histoire de certaines attaques assyriennes contre les troupes mèdes. L'entrée des Assyriens dans la région mède s'est faite via deux routes principales: 1) la route qui passait par Dour-Assour, située au sud du Kurdistan irakien actuel et qui aboutissait à Ravânsar et à Mâhidasht, situées dans la province actuelle de Kermânshâh; 2) la route qui passait par la plaine est de Soleymânieh (en Irak actuel) et qui, en traversant le côté nord de Marivân (Kurdistan iranien) aboutissait à la plaine de Hamedân.

À l'époque achéménide, les routes ouvertes, auparavant, par les Mèdes, étaient encore fréquentées par les voyageurs et les commerçants internationaux. Grâce aux victoires des Achéménides dans différentes guerres, les frontières persanes se développèrent de plus en plus et lors des grandes conquêtes persanes, le réseau routier s'étendit. Durant le règne de Cyrus le Grand, on trace un grand nombre de routes améliorant la communication entre les différentes régions.

Selon Hérodote (historien grec, entre 480 et 425 avant J.-C.), les Achéménides sont les premiers dans le monde à avoir créé des ponts afin de franchir les cours d'eau. À cette époque, afin de pouvoir envoyer des messages et des informations, on a édifié des tours sur des collines élevées desquelles on envoyait des signaux de fumée et faisait des feux

Grâce aux victoires des Achéménides dans différentes guerres, les frontières persanes se développèrent de plus en plus et lors des grandes conquêtes persanes, le réseau routier s'étendit. Durant le règne de Cyrus le Grand, on trace un grand nombre de routes améliorant la communication entre les différentes régions.



Bas-relief représentant un cavalier arsacide à Palmyre

surtout la nuit. Ceux qui voyagent dans les déserts iraniens afin de découvrir les routes de la Perse antique, peuvent admirer les vestiges de ces tours historiques. À Rey, près de Téhéran, on peut visiter un ensemble de collines le long de la route historique.

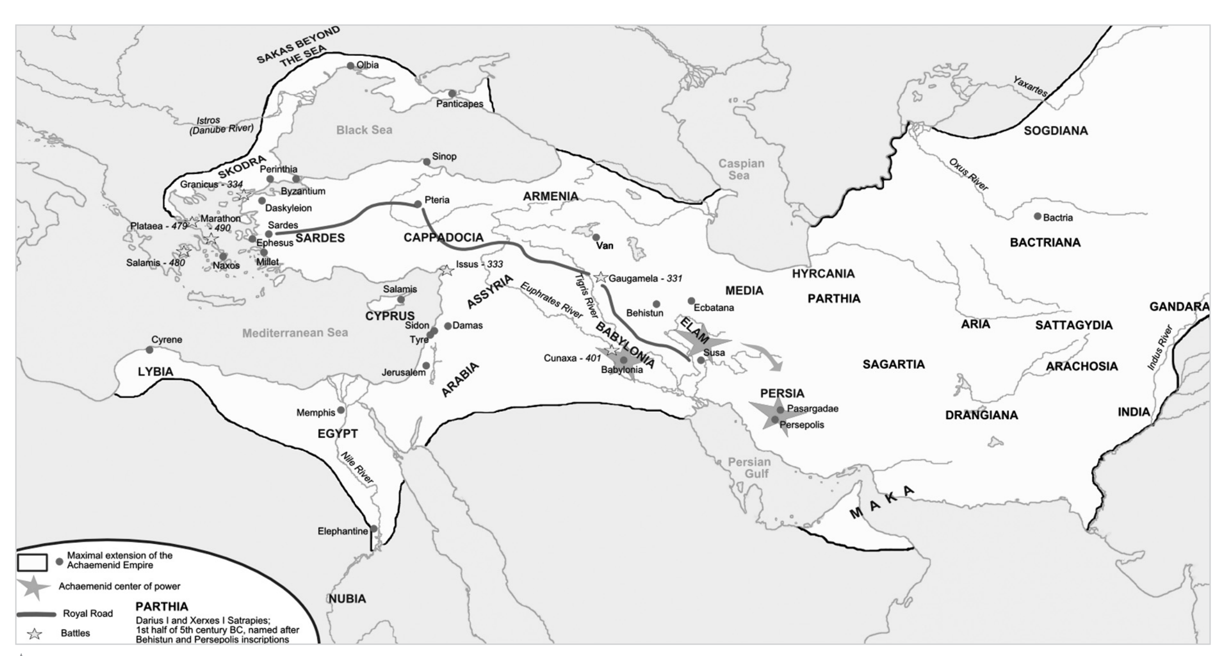
Voici un bref aperçu de deux routes remarquables de l'époque achéménide: la Voie royale et la Route de la soie.

La Voie royale (*râh-e shâhi)*:

La Voie royale, de plus de 2500 km, est sans aucun doute, la voie la plus remarquable et la plus impressionnante de l'ère achéménide. Tout au long de cette route, on avait construit de nombreux caravansérails pour les voyageurs et commerçants. La particularité la plus importante de cette route réside dans le fait qu'elle était la route la plus sécurisée de la Perse. Elle traversait bon nombre de grandes villes dont les plus importantes sont: Suse, Râmhormoz, Behbahân, Pasargades et Sardes (ancienne ville d'Asie mineure). Grâce à un réseau routier fort développé et plus particulièrement la Voie royale, le commerce international devient de plus en plus florissant à l'ère achéménide. Une grande partie de cette route, ayant comme objectif stratégique de transmettre les messages confidentiels royaux, avait été tracée dans les



Cheval sur poterie retrouvée au site archéologique de Tépé Sialk, Kâshân



La Voie royale (*râh-e shâhi*) de plus de 2500 km, l'ère achéménide

montagnes difficiles d'accès de la chaîne Zagros.

Outre la Voie royale, les Achéménides ont créé de nombreuses autres routes dont les plus importantes sont: 1) la route reliant Pasargades aux villes sud dont Suse, Kerman, Deylamân, Hormoz et les rives du golfe Persique; 2) la route

Une partie de la Voie royale à Pasargades

d'Hamedân jusqu'à l'Azerbaïdjan actuel; 3) la route reliant Suse à Hamedân et à Pasargades; 4) la route reliant Rey à l'Azerbaïdjân au nord aussi bien qu'à Dâmghân et à Paritakân (Fereydan actuel dans la province d'Ispahan); 5) la route reliant Dâmghân (actuel) à l'embranchement de Astarâbâd (Gorgân actuel), Rey et Kerman; 6) la route reliant Kerman à Pasargades en passant par Hormoz et Tapaleh (sur les rives de l'Indus).

Parmi d'autres villes achéménides, Rey, ancienne capitale des Mèdes, et Suse, ancienne capitale des Élamites, revêtaient une importance particulière. Grâce à cette centralité, les deux villes étaient le point de jonction de plusieurs grandes routes que fréquentaient les marchands.

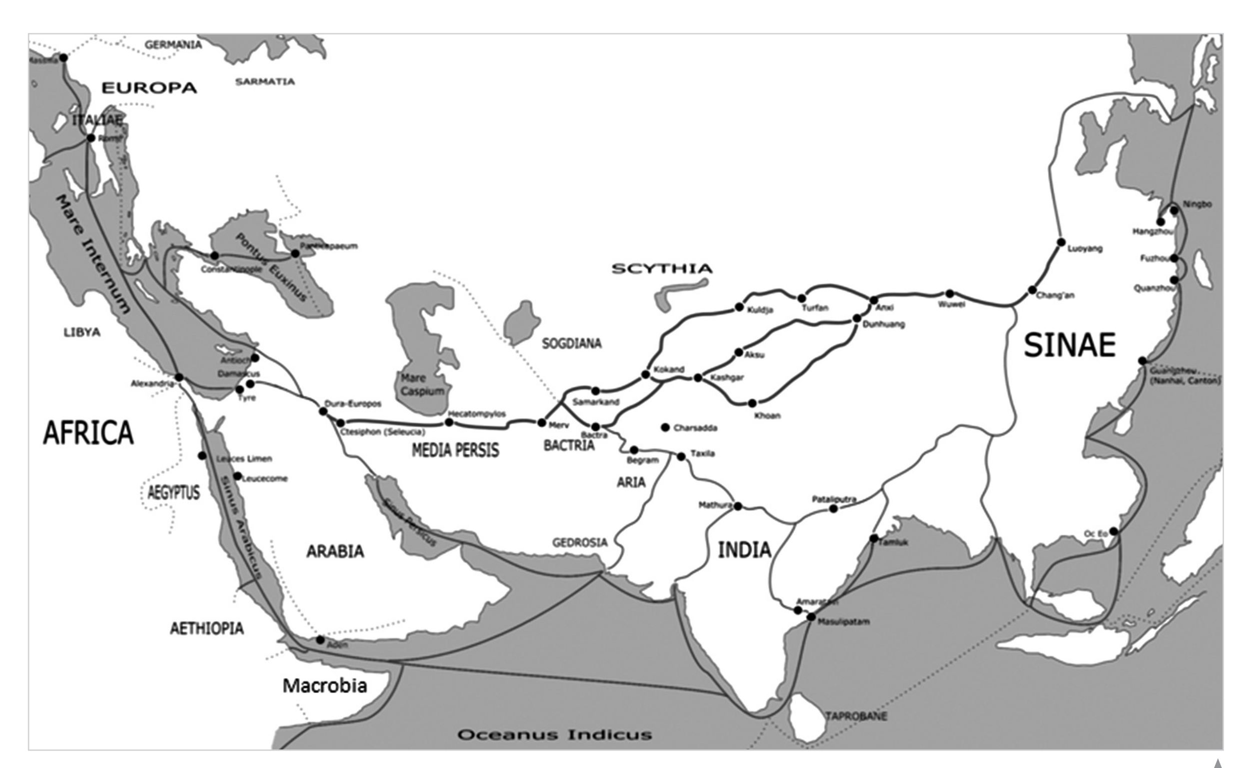
La Route de la Soie (râh-e abrisham):

La Route de la Soie est une expression générique, forgée il y a un siècle. Cette route, après la Voie royale, est la deuxième route importante et très fréquentée de l'ère achéménide. Elle forme un réseau

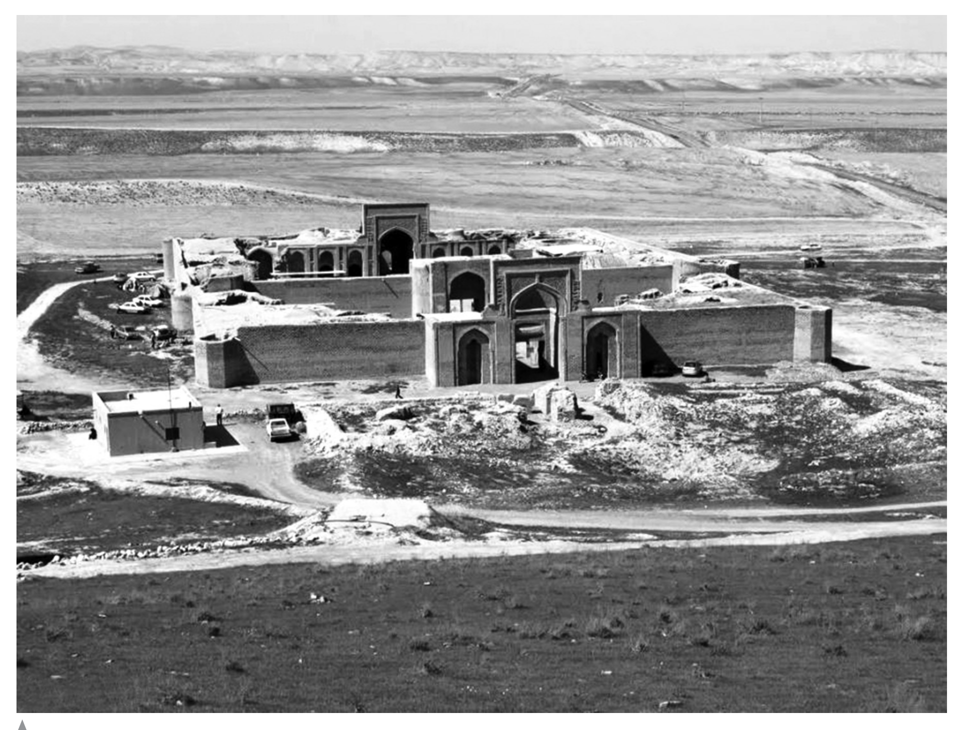
> La Route de la Soie est une expression générique, forgée il y a un siècle. Cette route, après la Voie royale, est la deuxième route importante et très fréquentée de l'ère achéménide. Elle forme un réseau de routes caravanières traversant les grandes cités allant de l'Europe jusqu'à l'Asie centrale. Tracée au IIIe siècle avant J.-C., la Route de la Soie facilitait la transmission non seulement des marchandises mais aussi des cultures, des religions, des technologies, etc. entre les grandes civilisations dont celle de la Perse.

de routes caravanières traversant les grandes cités allant de l'Europe jusqu'à l'Asie centrale. Tracée au IIIe siècle avant J.-C., la Route de la Soie facilitait la transmission non seulement des marchandises mais aussi des cultures, des religions, des technologies, etc. entre les grandes civilisations dont celle de la Perse. En outre, comme étant la première voie commerciale de longue distance, la Route de la Soie favorisait les échanges et la communication entre les grands marchands de différentes nationalités. Les rois persans construisirent plusieurs caravansérails, visant à accueillir les grands commerçants asiatiques et européens et grâce à la présence de ces grands personnages en Iran, on vit l'épanouissement économique et social de la société achéménide.

Dès leur arrivée au pouvoir au IIIe siècle avant J.-C., les Arsacides ou Parthes commencent à développer le réseau routier afin de faciliter les communications entre les différentes contrées; on utilise les itinéraires hérités de l'époque achéménide. Les Arsacides



Les principales routes de la soie entre 500 av. J.-C. et 500 ap. J.-C.



Le caravansérail de Rabat Sharaf sur l'ancienne route de Marv-Neyshâbur, l'une des Routes de la Soie à l'ère du Sultan Sanjar, situé aujourd'hui à 45 km de la ville de Sarakhs

choisissant la région ouest de la Perse comme capitale, la progression des routes se concentre surtout sur la partie ouest du pays et la plupart des routes aboutissent aux grands centres urbains et commerciaux de l'époque dont Ctésiphon, Ecbâtân, Suse et le Dâmghân actuel. Il faut souligner qu'à l'époque, l'ensemble des routes de la Soie est parfois remplacé par les voies maritimes, en particulier quand les guerres menacent la sécurité des routes et interrompent donc le trafic. Il s'agit surtout de liaisons maritimes effectuées via le golfe Persique et la mer d'Oman aussi bien que les voies maritimes reliant l'Empire romain à l'Inde via la mer Rouge et l'océan Indien.

Dès leur arrivée au pouvoir au IIIe siècle avant J.-C., les Arsacides ou Parthes commencent à développer le réseau routier afin de faciliter les communications entre les différentes contrées; on utilise les itinéraires hérités de l'époque achéménide.

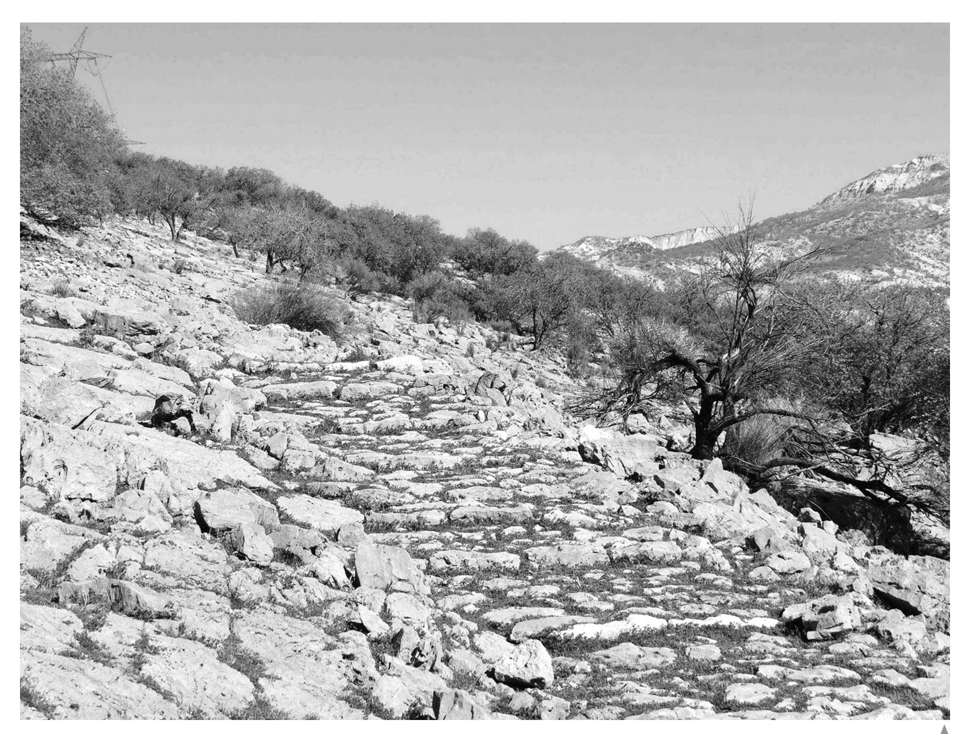
À cette époque, les Parthes essayent de conserver le rôle intermédiaire des routes iraniennes pour faire transiter les marchandises et plus particulièrement, la soie chinoise et autres productions exportées de Syrie et d'Asie Mineure. Au cours de la dynastie arsacide, la Route de la Soie, allant de la Chine aux rives de la Méditerranée orientale, rend possible les relations commerciales mais aussi les relations politiques, scientifiques, techniques, culturelles et religieuses. À l'époque des Arsacides et ensuite des Sassanides, le marché de la soie est exclusivement dirigé par les Iraniens bien que les Romains se soient efforcés d'importer directement la soie chinoise en dominant les routes de la Soie et en maîtrisant ainsi, le commerce de cette



Sur le chemin de Fahraj, des vestiges de route à Zâhedân, datant de la période achéménide. La route pavée achéménide a une largeur de 4 mètres et est décorée de rochers noirs et rouges

marchandise précieuse.

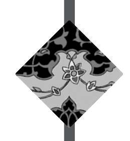
Il reste à dire que les rois arsacides manifestaient un grand intérêt à édifier des caravansérails, des hôtelleries et des auberges où les grands marchands internationaux pouvaient se rencontrer et trouver un abri pour eux-mêmes, pour leurs marchandises et leurs bêtes. Grâce à la présence de ces grandes figures commerciales du monde, la Perse connaît à l'époque un grand essor économique, social et culturel. ■



Les vestiges de la route des Achéménides près de Tang-e Abu al-Hayât, Kâzeroun

Zoroastre, des origines à l’Islam

Afsaneh Pourmazâheri



Il existe de nombreux points de vue sur l’origine et l’histoire de la vie de Zoroastre. Les sources grecques l'ont placé dès 6000 ans avant J.-C. La date zoroastrienne traditionnelle de la naissance de Zoroastre est environ 600 av. J.-C. Cela provient d'une source grecque qui le situe «300 ans avant Alexandre». D'autres auteurs qui retiennent la date de 600 avant J.-C. pour sa naissance, identifient le roi Vishtaspa, dans les Gathas du Zoroastrisme, au père du roi perse Darius 1er, qui vivait à cette époque. Selon l’*Avesta*, le Livre sacré du zoroastrisme, Zoroastre serait né en Azerbaïdjan, dans le nord de la Perse.

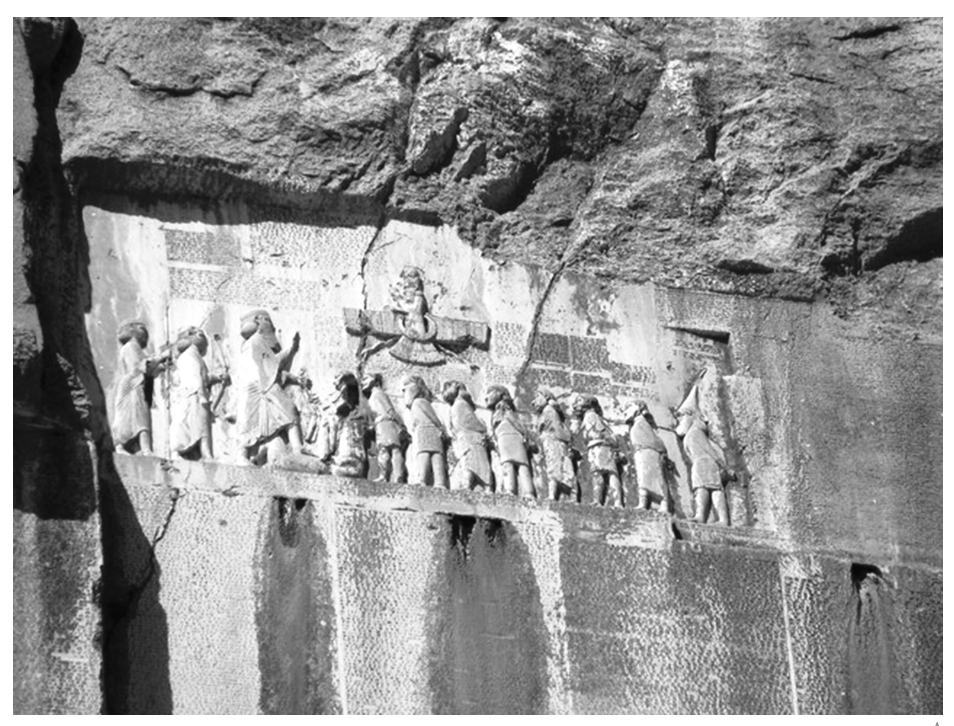
Lorsque les linguistes d'Europe et d'Inde travaillaient sur la langue des Gathas attribuée à Zoroastre, il s’avéra que les Gathas étaient bien plus anciens que la langue parlée en Iran à l'époque du père du roi Darius 1er. L’avestique était très proche du sanscrit des *Rig-Vedas* indiens, datés de la période 1500-1200 av. J.-C. Cela signifierait que Zoroastre vivait bien avant la date traditionnellement retenue. Certains érudits ont affirmé que la date de 600 av. J.-C. serait toujours plausible si l’avestique avait été en réalité une langue sacrée préservée artificiellement, un peu comme le latin, qui a continué de survivre dans la littérature et les rituels après avoir cessé d'être parlée. Les travaux récents de Martin Schwartz et d’Almut Hintze tendent à réfuter cette théorie, car les linguistes montrent que les *Gathas* ne sont pas le travail d'une écriture académique dans une langue morte; ils montrent tous les signes de la poésie composée et récitée dans une tradition orale, semblable à la poésie héroïque d'Homère ou au *Rig-Veda*. Ces études confirmeraient la date antérieure de la vie de Zoroastre.

Personne ne sait comment Zoroastre est mort, apparemment à l'âge de 77 ans. De nombreuses légendes ainsi que la tradition zoroastrienne disent qu'il a été tué alors qu'il priait dans le sanctuaire, par un ennemi étranger du roi. Il n'y a pas de jour férié commémorant le martyre du prophète, comme il en existe dans d'autres religions.

Ahura Mazda, Seigneur de la Sagesse

Ahura Mazda (également connu sous le nom d'Ohrmazd, «Seigneur de la Sagesse») est le nom avestique de la divinité de l'ancienne religion iranienne proclamée Dieu par Zoroastre, fondateur du zoroastrisme.

Ahura Mazda (également connu sous le nom d'Ohrmazd, «Seigneur de la Sagesse») est le nom avestique de la divinité de l'ancienne religion iranienne proclamée Dieu par Zoroastre, fondateur du zoroastrisme. Ahura Mazda est décrit comme la plus haute divinité du culte du zoroastrisme, en plus d'être la première divinité invoquée le plus fréquemment dans la Yasna. Ahura Mazda est le créateur et le détenteur de l'asha (vérité). C’est un dieu omniscient, mais pas omnipotent qui finirait par détruire le mal.



L'inscription de Behistun décrivant les conquêtes de Darius Ier en trois langues, Kermânshâh

Ahura Mazda est décrit comme la plus haute divinité du culte du zoroastrisme, en plus d'être la première divinité invoquée le plus fréquemment dans la Yasna. Ahura Mazda est le créateur et le détenteur de l'asha (vérité). C'est un dieu omniscient, mais pas omnipotent qui finirait par détruire le mal. La contrepartie d'Ahura Mazda est Angra Mainyu, «l'esprit du mal» et créateur du mal qui sera détruit avant la *frashokereti* (événement qui indique la rénovation finale de l'univers après la destruction du mal).

Ahura Mazda est apparu pour la première fois à l'époque de Darius Ier dans une inscription à Behistun. Jusqu'à Artaxerxès II, Ahura Mazda était vénéré et invoqué seul. Avec Artaxerxès II, Ahura Mazda a été invoqué dans une triade, avec Mithra et Apam Napat. À l'époque achéménide, il n'y a aucune représentation d'Ahura Mazda autre que la coutume selon laquelle chaque empereur aurait un char vide tiré par des chevaux blancs, invitant Ahura Mazda à accompagner l'armée perse dans les combats. Zoroastre a parlé de la dualité et de la perte d'équilibre à la fin des temps. Il a également parlé d'un rival d'Ahura Mazda, le mauvais esprit, Angra Mainyu. L'un des objectifs d'Ahura Mazda est de détruire Angra Mainyu et de créer un univers totalement positif. Pour réaliser un tel univers, Ahura Mazda

Ahura Mazda est apparu pour la première fois à l'époque de Darius Ier dans une inscription à Behistun. Jusqu'à Artaxerxès II, Ahura Mazda était vénéré et invoqué seul. Avec Artaxerxès II, Ahura Mazda a été invoqué dans une triade, avec Mithra et Apam Napat.



fit initialement une proposition de paix à Angra Mainyu qui refusa. Ahura Mazda entreprit alors de créer une armée spirituelle, en procédant tout d'abord à la création des sept Amesha Spentas, des esprits surveillant et protégeant les autres créations d'Ahura Mazda.

Origine et famille

Le nom Zoroastre (Zarathoustra) est un composé de bahuvrihi en langue avestique, de *zarata* – «faible, vieux» et *usatra* «chameau», qui se traduit par «ayant de vieux chameaux, celui qui possède de vieux chameaux». Les zoroastriens des périodes plus récentes ont déclaré que le nom voulait dire «Lumière dorée», tirant leur signification du mot lumière ou aurore. Zoroastre est né dans la famille sacerdotale des Spitamids et son ancêtre Spitama est mentionné à plusieurs reprises dans les *Gathas*. Son père s'appelait Pourusaspa et sa mère Dughdova. De son épouse Huvovi, Zoroastre a eu trois fils, Isat Vastar, Uruvat-Nara et Hvare Cira et trois filles, Freni, Pourucista et Triti. Sa femme, ses enfants et un cousin nommé Maidhyoimangha se sont convertis les premiers après son illumination par Ahura Mazda à l'âge de 30 ans. Selon les Yasnas 5 et 105, Zoroastre a prié Anahita pour la conversion du roi Vistaspa.

Les *Gathas* contiennent des allusions à des événements personnels, tels que le triomphe de Zoroastre sur les obstacles imposés par les prêtres concurrents et la classe dirigeante. Ils indiquent également qu'il avait de la difficulté à diffuser ses enseignements et qu'il avait même été accusé de mauvaise foi dans la ville natale de sa mère. Dans les textes du *Nouvel Avesta* (composé plusieurs siècles après les *Gathas*), Zoroastre est représenté en lutte avec les *daevas* (esprits maléfiques) et est tenté par Angra Mainyu de renoncer à sa foi (Yasht 17.19; Vendidad 19). «Spend Nask», la 13e section de l'*Avesta*, contiendrait une description de la vie du prophète. Cependant, ce texte a été perdu au fil des siècles et il ne subsiste que sous forme de résumé dans le septième livre du 9e siècle, le *Denkard*. D'autres histoires de Zoroastre du IXe au XIIe siècle, comme dans le *Shâhnâmeh*, sont



Faravahar est l'un des symboles les plus connus du zoroastrisme, Persépolis

également supposées être basées sur des textes antérieurs, mais doivent être considérées principalement comme une collection de légendes. Le Zoroastre historique échappe toutefois à la catégorisation en tant que personnage légendaire.

Aspect iconographique

Bien que quelques représentations récentes de Zoroastre montrent le prophète en train d'accomplir un acte de légende, en général, elles ne le présentent qu'avec des vêtements blancs (qui sont également portés par les mages zoroastriens d'aujourd'hui). On le voit souvent avec un homme généralement considéré comme un autre symbole de la prêtrise, ou avec un livre à la main, interprété comme étant l'*Avesta*.

Alternativement, il apparaît avec une massue, le *varza* - généralement stylisée comme une tige d'acier couronnée par une tête de taureau - que les mages portent lors de leur cérémonie d'initiation. Dans d'autres représentations, il apparaît avec une main levée et un doigt levé pensivement, comme pour désigner et montrer un point. Mais les recherches ont montré que ce geste serait un geste symbolique et signifierait plutôt «l'unicité de Dieu». Zoroastre est rarement décrit comme regardant directement ses disciples; au lieu de cela, il semble regarder légèrement vers le haut, comme s'il implorait Dieu. Il y a une nette similarité avec les représentations chrétiennes: les yeux levés au ciel, la barbe, les cheveux longs et le soleil ou une lumière jaune derrière lui comme une auréole… Zoroastre est presque toujours représenté avec une barbe, ce qui, avec d'autres facteurs, présente des similitudes avec les portraits de Jésus du XIXe siècle.

Une variante commune des images de Zoroastre dérive d'un bas-relief de l'époque sassanide. Dans cette représentation de Taq-e Bostân, une figure préside au couronnement d'Ardeshir Ier ou II. La figure est debout sur un lotus, un homme tenant sa barbe dans sa main et une auréole autour de la tête. Jusque dans les années 1920, ce personnage était généralement censé être une représentation de Zoroastre, mais ces dernières années, il est plus communément interprété comme une représentation de Mithra. Parmi les représentations les plus célèbres de Zoroastre en Europe figurent celle de 1509, qui est l'école d'Athènes de Raphaël où Zoroastre, tenant un globe étoilé, discute avec Ptolémée.

Philosophie et enseignements de Zoroastre

Dans les *Gathas*, Zoroastre voit dans la condition humaine la lutte mentale entre *asa* (vérité) et *druj* (mensonge). Le concept principal d'*asa* est à la base de toute la doctrine zoroastrienne, y compris celle d'Ahura Mazda, de la création, de l'existence et la condition du libre arbitre,

> Dans les *Gathas*, Zoroastre voit dans la condition humaine la lutte mentale entre *asa* (vérité) et *druj* (mensonge). Le concept principal d'asa est à la base de toute la doctrine zoroastrienne, y compris celle d'Ahura Mazda, de la création, de l'existence et la condition du libre arbitre, qui est sans doute la plus grande contribution de Zoroastre à la philosophie religieuse.

qui est sans doute la plus grande contribution de Zoroastre à la philosophie religieuse. D'après lui, le but de l'humanité, comme de celui de toute autre création, est de soutenir l'asa. Pour l'humanité, cela se fait par une participation active à la vie et par l'exercice de pensées, de paroles et d'actes constructifs. Des éléments de la philosophie zoroastrienne sont entrés en Occident par leur influence sur le judaïsme et le platonisme moyen et ont été identifiés comme l'un des premiers événements clés dans le développement de la philosophie. Parmi les philosophes grecs classiques, Héraclite est souvent cité comme inspiré par la pensée de Zoroastre.

Zoroastre était apparemment empêché dans ses enseignements par les autorités civiles et religieuses de la région dans laquelle il prêchait. On ignore si ces autorités étaient originaires de sa région natale ou de Chorasmia avant la conversion de Vishtaspa. Confiant dans la vérité révélée par Ahura Mazda, Zoroastre n'a apparemment pas tenté de renverser la croyance en la religion iranienne polythéiste; il a cependant placé Ahura Mazda au centre d'un royaume de justice qui promettait l'immortalité et le bonheur. Bien qu'il ait tenté de réformer l'ancienne religion iranienne sur la base des valeurs sociales et économiques existantes, les enseignements de Zoroastre ont d'abord suscité l'opposition de ceux qu'il appelait les disciples du mensonge.

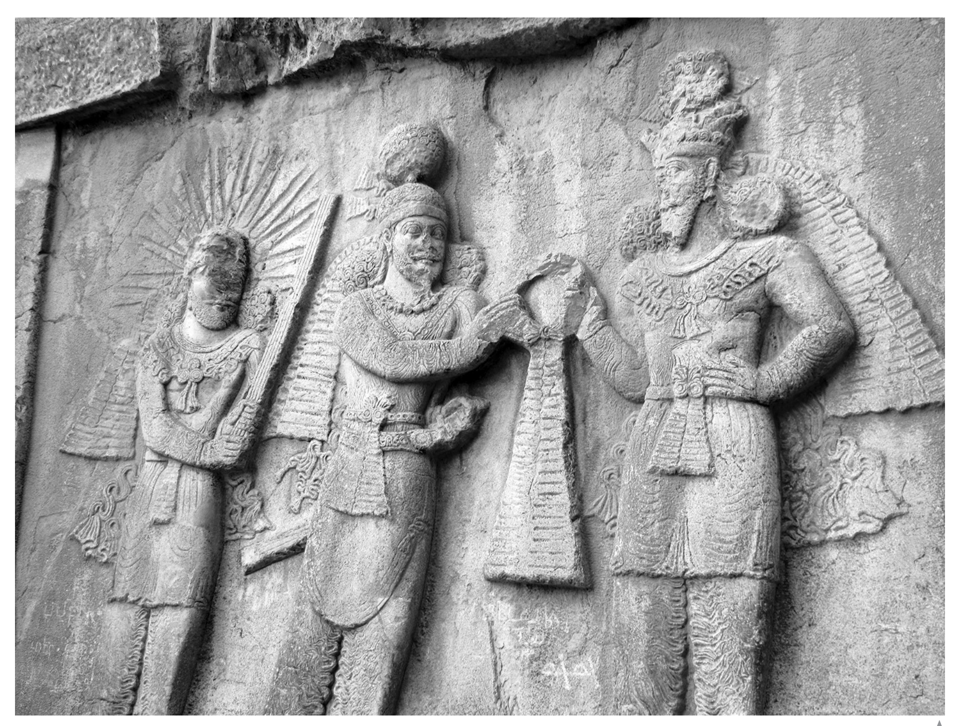
Le monothéisme remarquable de l'enseignement de Zoroastre est apparemment perturbé par un dualisme prononcé: le Seigneur a un adversaire, Ahriman, qui incarne le principe du mal et dont les disciples, l'ayant librement choisi, sont aussi du côté du mal. Ce dualisme éthique est enraciné dans la cosmologie zoroastrienne.

Ahura Mazda et les immortels bienfaisants

Comme indiqué ci-dessus, les enseignements de Zoroastre sont centrés sur Ahura Mazda, qui est le dieu le plus élevé et seul digne d'être adoré. Il est, selon les *Gathas*, le créateur du ciel et de la terre; c'est-à-dire du monde matériel et du monde spirituel. Il est la source de l'alternance de la Lumière et des Ténèbres, le législateur souverain et le centre même de la nature, ainsi que l'initiateur de l'ordre moral et le juge universel. Le type de polythéisme visible dans les *Vedas* indiens - Écritures hindoues ayant le même fond religieux que les *Gathas* - y est totalement absent. Les *Gathas*, par exemple, ne mentionnent aucune divinité féminine partageant le règne d'Ahura Mazda. Il est entouré de six ou sept êtres, ou entités, dont le dernier est appelé «Ameretât» ou «immortel bienfaisant». Les noms des amesha sont fréquents dans les *Gathas* et peuvent caractériser la pensée de Zoroastre et son concept de dieu. Selon les Gathas, Ahura Mazda est le père de Spenta Mainyu (Saint-Esprit), d'Asha Vahishta (Justice, Vérité), de Vohu Manah (Pensée vertueuse) et d'Armaiti (Spenta Armaiti, Dévotion).

On dit que les trois autres êtres de ce groupe personnifient les qualités attribuées à Ahura Mazda: ce sont Khshathra Vairya (Pouvoir désirable), Haurvatat (Intégrité) et Ameretat

64



Une figure préside au couronnement d'Ardeshir Ier ou II à Taq-e Bostân

(Immortalité). Cela n'exclut pas la possibilité qu'eux aussi soient des créatures d'Ahura Mazda. Les bonnes qualités représentées par ces êtres doivent également être acquises et possédées par les adeptes d'Ahura Mazda. Cela signifie que les dieux et les hommes sont tenus de respecter les mêmes principes éthiques. Si l'*amesha* montre bien le fonctionnement de la divinité, tout en constituant l'ordre liant les adhérents du Seigneur, le monde d'Ahura Mazda et celui de ses disciples (l'*ashavan*) se rapprochent. L'aspect eschatologique très important du zoroastrisme est bien démontré par le concept de Khshathra (Destination), qui est accompagné à plusieurs reprises de l'adjectif désirable: un royaume à venir.

Monothéisme et dualisme

Le monothéisme remarquable de l'enseignement de Zoroastre est apparemment perturbé par un dualisme prononcé: le Seigneur a un adversaire, Ahriman, qui incarne le principe du mal et dont les disciples, l'ayant librement choisi, sont aussi du côté du mal. Ce dualisme éthique est enraciné dans la cosmologie zoroastrienne. Il a enseigné qu'au début il y avait une réunion des deux esprits, qui étaient libres de choisir - selon les mots des *Gathas* «la vie ou pas la mort». Ce choix original a donné naissance à un principe bon et un principe maléfique. Le premier est un royaume de justice et de vérité; le dernier, le royaume du mensonge (Druj), peuplé par les *daevas*, les mauvais esprits. Le monothéisme prévaut toutefois sur le dualisme cosmogonique et éthique, car Ahura Mazda est le père des deux esprits, divisés en deux principes opposés uniquement par leur choix et leur décision. Le Seigneur, ainsi que l'amesha, vaincra enfin l'esprit du mal: ce message, qui met fin au dualisme cosmique et

éthique, semble constituer la principale réforme religieuse de Zoroastre. Sa solution monothéiste résout le vieux dualisme strict. Le principe dualiste, cependant, réapparaît sous une forme aiguë dans une période ultérieure, après Zoroastre. Cela ne se fait qu'aux dépens d'Ahura Mazda, alors appelé Ohrmazd, qui est ramené au niveau de son adversaire, Ahriman.

Une fois que les mages étaient associés à la magie dans l'imaginaire grec, Zoroastre était également appelé à se métamorphoser en magicien. Au 1er siècle, Pline nomme Zoroastre "inventeur de la magie". Cependant, un principe de la division du travail semble avoir épargné à Zoroastre l'essentiel de la responsabilité d'introduire les arts sombres dans les mondes grec et romain. Bien que Pline l'appelle l'inventeur de la magie, le Romain ne lui fournit pas une personnalité de magicien. L'enseignement magique est attribué à Zoroastre à une date très tardive, vers le XIVe siècle.

Au début des temps, le monde était divisé en une domination du bien et du mal. Entre ceux-ci, chaque homme est tenu de décider. Il est libre et doit choisir soit le Seigneur, le bien, soit Ahriman, le mensonge. Il en va de même pour les êtres spirituels, bons ou mauvais en fonction de leurs choix. De la liberté de décision de l'homme, il s'ensuit qu'il est finalement responsable de son destin. Par ses bonnes actions, le juste (*ashavan*) gagne une récompense éternelle, à savoir l'intégrité et l'immortalité. Celui qui opte pour le mensonge est condamné par sa propre conscience ainsi que par le jugement du Seigneur et doit s'attendre à continuer dans la forme d'existence la plus misérable, correspondant plus ou moins au concept chrétien d'enfer. Selon la croyance avestique, il n'y a pas de renversement ni de déviation possible une fois qu'un homme a pris sa décision. Ainsi, le monde est divisé en deux blocs hostiles, dont les membres représentent deux destinations en guerre. Du côté du Seigneur se trouvent des bergers ou des paysans, qui s'occupent de leur bétail et vivent dans un ordre social défini. Le disciple du mensonge (Druj) est un nomade voleur, un ennemi de l'agriculture et de l'élevage.

Enseignements eschatologiques et réformes cultuelles

Les *Gathas*, les premiers hymnes, dont beaucoup pourraient avoir été écrits par Zoroastre, sont imprégnés par la pensée eschatologique. Presque chaque passage contient une référence au destin qui attend les hommes dans l'au-delà. Chaque acte, chaque discours et chaque pensée sont considérés comme liés à une existence après la mort. L'état terrestre est lié à un état au-delà, dans lequel le Seigneur récompensera le bon acte, le bon langage et la bonne pensée. Ce motif de bien faire semble être le plus puissant dont dispose Zoroastre dans son message. Après la mort, l'âme de l'homme doit passer par le Pont du Requérant (Cinvat), que tout le monde regarde avec crainte et anxiété. Une fois le jugement rendu par Ahura Mazda, les bons entrent dans le royaume de la joie et de la lumière éternelles, et les mauvais sont destinés aux régions de l'horreur et de la noirceur. Zoroastre, cependant, va au-delà, annonçant une phase finale pour le monde visible, «le dernier tournant de la création». Dans

cette dernière phase, Ahriman sera détruit et le monde sera merveilleusement rénové et habité par les bons, qui vivront dans une joie paradisiaque. Les formes ultérieures du zoroastrisme enseignent la résurrection des morts, enseignement pour lequel une base peut être trouvée dans les *Gathas*. À travers la résurrection des morts, le renouveau du monde confère un dernier accomplissement aux disciples du Seigneur.

Dans sa réforme, Zoroastre n'a pas, comme le disent certains érudits, aboli tout sacrifice animal, mais simplement les rites enivrants qui l'accompagnaient. Le sacrifice de *haoma* (boisson sacrée) devait également être considéré comme une offrande symbolique; il peut s'agir d'une boisson non fermentée ou d'une boisson ou plante enivrante. Zoroastre a conservé l'ancien culte du feu. Ce culte et ses divers rites ont ensuite été étendus et ont donné à la classe sacerdotale des mages un ordre précis. Son centre, la flamme éternelle dans le Temple de Feu, était constamment lié au service sacerdotal et au sacrifice de *haoma*.

Dans l'Antiquité Classique

D'après les Grecs (Plutarque, Isis et Osiris, Diogène, Laertius et Agathias), Zoroastre était le «prophète et fondateur de la religion des peuples iraniens». Ils définissaient Zoroastre en tant que sorcier-astrologue, et même en tant qu'«inventeur» de la magie et de l'astrologie. Dérivant de cette image et la renforçant, se trouve une large littérature lui étant attribuée et circulant dans le monde méditerranéen à partir du 3e siècle avant notre ère jusqu'à la fin de l'Antiquité. Les Grecs considéraient que la meilleure sagesse était une sagesse exotique et quelle meilleure autorité et plus commode qu'un Zoroastre lointain, temporellement et géographiquement? La langue de cette littérature était principalement grecque, même si, à un moment ou à un autre, différentes parties de cette littérature sont passées par l'araméen, le syriaque, le copte ou le latin. Son éthique et sa matrice culturelle étaient également hellénistiques. Les attributions à des noms exotiques (non limités à des



Portrait imaginaire de Zarathushtra (à gauche). Peinture de Raphaël, école d'Athènes, vers 1510.

mages) conféraient l'autorité d'une sagesse lointaine et révélatrice.

Une fois que les mages étaient associés à la magie dans l'imaginaire grec, Zoroastre était également appelé à se métamorphoser en magicien. Au 1er siècle, Pline nomme Zoroastre «inventeur de la magie». Cependant, un principe de la division du travail semble avoir épargné à Zoroastre l'essentiel de la responsabilité d'introduire les arts sombres dans les mondes grec et romain. Bien que Pline l'appelle l'inventeur de la magie, le Romain ne lui fournit pas une personnalité de magicien. L'enseignement magique est attribué à Zoroastre à une date très tardive, vers le XIVe siècle.

La quasi-totalité du pseudépigraphe zoroastrien est maintenant perdue et, à une exception près, des textes attestés, seuls des fragments ont survécu. L'attribution de «deux millions de lignes» par Pline à Zoroastre suggère qu'un formidable corpus pseudépigraphique existait jadis à la bibliothèque d'Alexandrie. Ce corpus peut sans aucun doute être considéré comme un pseudépigraphe car personne avant Pline ne se réfère à la littérature de Zoroastre et ce avant le IIe siècle. Parmi les œuvres attribuées à Zoroastre, se trouve un traité sur la nature, un *Peri physeos* qui semble être constitué à l'origine de quatre volumes. Une autre œuvre qui circulait sous le nom de Zoroastre était l'*Asteroskopita* ou *Apotelesmatika* et comportait cinq volumes. Le titre et les fragments suggèrent qu'il s'agissait d'un manuel astrologique, existant en versions multiples, permettant de faire des prédictions. Un troisième texte attribué à Zoroastre se penche sur la vertu des pierres (*Peri lithon timion*).

Les musulmans traitent le fondateur du zoroastrisme comme un véritable prophète et croient en sa religion comme ils le font avec d'autres croyances monothéistes.

En islam

Au VIIIe siècle, l'historien al-Tabari, rapporte que Zaradusht bin Isfiman (une adaptation en arabe de Zarathustra Spitama) était un habitant de la Palestine et un des disciples du prophète Jérémie. Selon ce récit, Zaradusht aurait fraudé son maître. Ce dernier l'aurait maudit, en le faisant devenir lépreux. L'apostat Zaradusht se serait ensuite finalement rendu à Balkh où il aurait converti Bishtasb (c'est-à-dire Vishtaspa), qui à son tour aurait contraint ses sujets à adopter la religion des mages. Rappelant une autre tradition, al-Tabari raconte que Zaradusht a accompagné un prophète juif qui allait voir Bishtasb. À leur arrivée, Zaradusht traduisit les enseignements hébreux du sage pour le roi et le persuada ainsi de se convertir à la religion des mages. Le hérésiographe al-Shahrastani au XIe siècle décrit la Majusiya en trois sectes: les Kayumarthiya, les Zurwaniya et les Zaradushtiya, parmi lesquelles Al-Shahrastani affirme que seuls les derniers étaient des disciples convenables de Zoroastre. En ce qui concerne la reconnaissance du prophète, Zoroastre a déclaré: «Ils vous demandent comment reconnaître un prophète et le croire fidèle dans ce qu'il dit; dites-leur ce qu'il sait que les autres ne savent pas, et il vous dira ce qui se cache dans votre nature. Il sera capable de vous dire tout ce que vous lui demandez et il effectuera des choses que les autres ne peuvent pas effectuer». Peu de temps avant l'avènement du prophète de l'Islam, la Perse était sous la souveraineté des

Sassanides. Lorsque les compagnons du prophète, envahissant la Perse, entrèrent en contact avec le peuple zoroastrien et apprirent ces enseignements, ils arrivèrent aussitôt à la conclusion que Zoroastre était vraiment un prophète inspiré par la divinité. Ainsi, ils accordèrent au peuple zoroastrien le même traitement qu'à d'autres «peuples du Livre». Les musulmans traitent le fondateur du zoroastrisme comme un véritable prophète et croient en sa religion comme ils le font avec d'autres croyances monothéistes.

Dans d'autres systèmes religieux

Mirza Tahir Ahmad, quatrième calife de la communauté musulmane ahmadiyya, dans son livre *Révélation, rationalité, connaissance et vérité,* considère Zoroastre comme un prophète de Dieu et décrit les expressions d'Ahura Mazda, le dieu du bien et d'Ahraman, le dieu du mal se référant à la coexistence de forces du bien et du mal permettant aux humains d'exercer leur libre arbitre, un concept similaire à ceux existant dans le judaïsme, le christianisme et l'islam.

Le manichéisme considérait Zoroastre comme une figure (avec Jésus et Bouddha) dans une lignée de prophètes dont Mani était l'aboutissement. Le dualisme éthique de Zoroastre est, dans une certaine mesure, incorporé à la doctrine de Mani, qui considérait le monde comme enfermé dans une bataille épique entre des forces opposées du bien et du mal. Le manichéisme incorporait également d'autres éléments de la tradition zoroastrienne, en particulier les noms d'êtres surnaturels. Cependant, beaucoup d'autres éléments zoroastriens ne font pas partie des propres enseignements de Zoroastre ou sont utilisés de manière très différente de la façon dont ils sont utilisés dans le zoroastrisme. ■

Le manichéisme considérait Zoroastre comme une figure (avec Jésus et Bouddha) dans une lignée de prophètes dont Mani était l'aboutissement. Le dualisme éthique de Zoroastre est, dans une certaine mesure, incorporé à la doctrine de Mani, qui considérait le monde comme enfermé dans une bataille épique entre des forces opposées du bien et du mal. Le manichéisme incorporait également d'autres éléments de la tradition zoroastrienne, en particulier les noms d'êtres surnaturels.

Bibliographie:
- AMOUZGAR, Jâleh, TAFAZZOLI Ahmad, *Ostûre-ye zendegi-e Zardosht* (La mythologie de la vie de Zoroastre), Téhéran, éd. Babel, 1990.
- DU BREUIL Paul, *Histoire de la religion et de la philosophie zoroastriennes*, Monaco, éd. Du Rocher, 1985.
- OCHIDRI Jahângir, *Dâneshnâmeh-ye Mazdisnâ. Vâjenâmeh-ye towzihi âyîn-e zardosht* (Encyclopédie du Mazdéisme. Lexicologie détaillée du Zoroastrisme), Téhéran, éd. Markaz, 1996.
- RAZI Hâchem, *Darâmadi bar din-e zartoshti* (Introduction à la religion zoroastrienne), Téhéran, éd. Forouhar, 1973.
- TERAPIANO Georges, *La Perse secrète, Aux sources du Mazdéisme*, éd. Le Courrier du Livre, 1978.

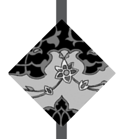


Norouz dans le pays des Ouïghours

Babak Ershadi



Des germes de blé ou de lentille, semés quelques jours avant Norouz, symbolisent la renaissance et la vie.



Les Ouïghours sont un peuple turcophone d'Asie centrale dont le territoire (appelé autrefois «Turkestan oriental») fait aujourd'hui partie de la Chine. Ils vivent dans «la Région autonome ouïghoure du Xinjiang». Les Ouïghours représentent l'une des 56 nationalités reconnues officiellement par la Chine. Aujourd'hui, plus de 11 millions d'Ouïghours vivent au Xinjiang (23 millions d'habitants) et ils représentent plus de 45 % de la population de cette province. Situé à l'ouest de la Chine, le Xinjiang est une très vaste région avec une superficie de 1.660.001 km². Depuis 1949, la République populaire de Chine applique une véritable politique de peuplement pour modifier le tissu démographique du Xinjiang. En 1945, seulement 200.000 Hans (ethnie majoritaire en Chine) vivaient au Xinjiang, mais aujourd'hui, les Hans représentent 40 % de la population de la province. Les Kazakhs (6,7 %) et les Huis (4,5 %) sont d'autres minorités importantes du Xinjiang où vivent d'autres petites communautés ethniques (Kirghize, Mongol, Tadjike, Xibe, Mandchou, Ouzbek, Russe, Daur et Tatar). En outre, d'importantes communautés ouïghoures vivent aujourd'hui dans des pays turcophones comme le Kazakhstan (223.000), l'Ouzbékistan (55.000), le Kirghizistan (49.000) et la Turquie (45.000). Selon les estimations, près de 80 % des Ouïghours du Xinjiang vivent au sud-ouest de la région, dans le bassin du Tarim (un fleuve sans embouchure) qui traverse le désert de Taklamakan, surnommé la «Mer de la mort». Le bassin du Tarim est le plus grand bassin fluvial endoréique au monde. La minorité kazakhe vit dans le nord de la province, tandis qu'au centre du Xinjiang, les Hans sont actuellement majoritaires.

Journée internationale de Norouz de l'UNESCO:

Norouz, dont le nom signifie «jour nouveau», est une fête ancestrale qui marque le premier jour du printemps dans l'hémisphère nord (21 mars) et le renouveau de la nature. C'est l'occasion à de nombreux rituels, de cérémonies, d'événements culturels, et de repas spécifiques partagés avec les proches et en famille. Pour célébrer Norouz, on porte de nouveaux vêtements, on rend visite à la famille et aux amis, et l'on offre des étrennes aux grands et des cadeaux aux enfants.

Célébrée depuis plus de 3000 ans en Asie centrale, dans les Balkans, le bassin de la mer Noire, le Caucase, le Moyen-Orient, le sous-continent indien et d'autres régions, la fête de Norouz promeut des valeurs de paix et de solidarité entre les générations et au sein des familles. Elle témoigne de la diversité culturelle de l'humanité et contribue à l'amitié entre les peuples et les communautés de différents pays. Pour cette raison, la fête de Norouz s'inscrit étroitement dans le mandat de l'UNESCO.



Avec une superficie de 1.660.001 km², le Xinjiang représente un sixième du territoire chinois.

Célébrée depuis plus de 3000 ans en Asie centrale, dans les Balkans, le bassin de la mer Noire, le Caucase, le Moyen-Orient, le sous-continent indien et d'autres régions, la fête de Norouz promeut des valeurs de paix et de solidarité entre les générations et au sein des familles. Elle témoigne de la diversité culturelle de l'humanité et contribue à


La musique est incontournable dans le festival ouïghour de Norouz.



La musique est incontournable dans le festival ouïghour de Norouz.

Malgré qu'il soit célébré par des peuples musulmans, Norouz n'est pas une fête religieuse: les zoroastriens célèbrent cette fête ainsi que les Parsis de l'Inde, les Hindous de la vallée du Cachemire, les Huis musulmans d'origine chinoise...



Une jeune écolière ouïghoure.

l'amitié entre les peuples et les communautés de différents pays. Pour cette raison, la fête de Norouz s'inscrit étroitement dans le mandat de l'UNESCO.

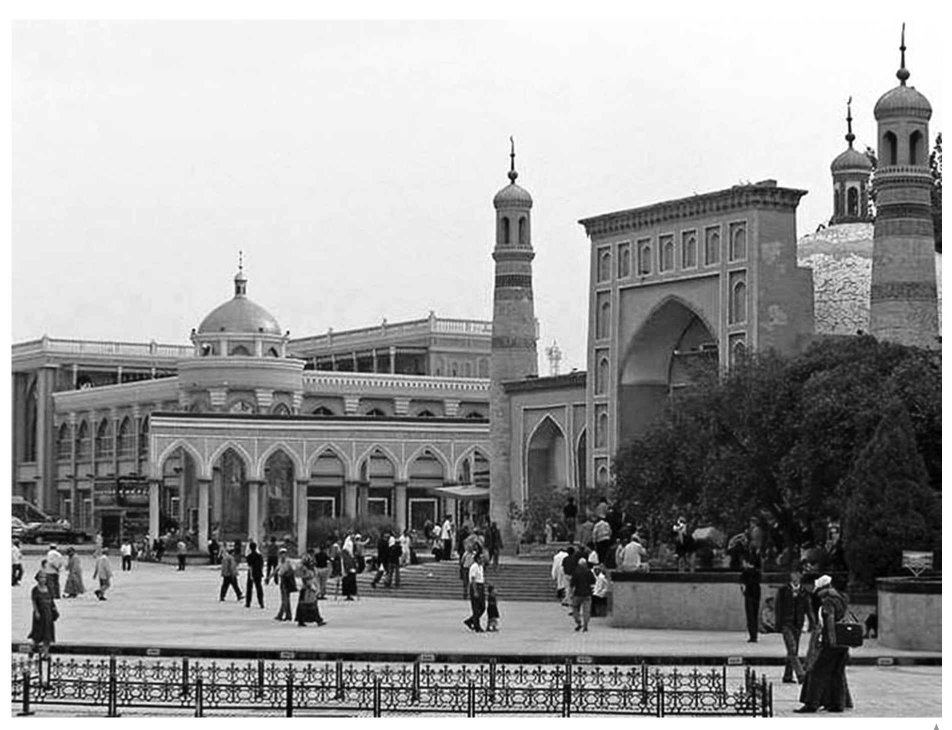
En 2009, Norouz a été inscrit comme un élément du patrimoine culturel immatériel protégé en vertu de la Convention de l'UNESCO de 2003, et cette inscription s'est élargie à de nouveaux pays en 2016, à l'initiative conjointe de l'Afghanistan, de la République d'Azerbaïdjan, de l'Inde, de la République islamique d'Iran, de l'Irak, du Kazakhstan, du Kirghizistan, du Pakistan, du Tadjikistan, de la Turquie, du Turkménistan et de l'Ouzbékistan.

En 2010, l'Assemblée générale des Nations unies a institué, par une résolution, la «Journée internationale du Norouz» chaque année le 21 mars. Cette résolution salue les efforts des États membres qui célèbrent Norouz afin de préserver et de développer la culture et les traditions qui y sont liées. La résolution encourage également les États membres à sensibiliser le monde aux valeurs de Norouz et à organiser des événements de célébration.[1]

Norouz chez les Ouïghours:

Comme toutes les nations musulmanes, les Ouïghours célèbrent les grandes fêtes du calendrier islamique comme «Kurban Heit» (Aïd al-Adha) marquant la fin du Hajj, le grand pèlerinage annuel à La Mecque, ou «Rosa Heit» (Aïd el-Fetr) marquant la fin du ramadan, le mois du jeûne.

En outre, comme toutes les nations du monde iranien et du monde turcophone, les Ouïghours célèbrent chaque année la grande fête de «Novrouz



La mosquée «Id Kah», à Kachgar, est la plus grande mosquée de Chine. Elle est située sur la place centrale de la ville et s'étend sur 16.800 m², ce qui permet à 10.000 personnes d'assister à la prière du vendredi. La mosquée fut construite en 1442.

Bayrimi» (Norouz), un festival marquant le début du printemps dans l'hémisphère nord (21 mars), fête profane qui est pourtant célébrée par des peuples turcophones et les peuples du monde iranien (persanophones et parlant d'autres langues iraniennes).

Norouz est l'une des plus grandes fêtes annuelles des Ouïghours. Malgré qu'il soit célébré par des peuples musulmans, Norouz n'est pas une fête religieuse: les zoroastriens célèbrent cette fête ainsi que les Parsis de l'Inde, les Hindous de la vallée du Cachemire, les Huis musulmans d'origine chinoise...[2]

Bien que, de nos jours, la «Région autonome ouïghoure du Xinjinag», ancien Turkestan oriental, fasse partie de la Chine, les Ouïghours ne célèbrent pas le «festival du printemps» chinois qui, calculé sur la base d'un calendrier lunaire, tombe toujours entre le 21 janvier et le 19 février. Cette fête chinoise est reconnue officiellement dans toutes les régions de la République populaire de

Pour les Ouïghours et les autres minorités musulmanes du Xinjinag (Kazakhs, Kirghizes, Tadjiks, Ouzbeks, Tatars...), le Nouvel An traditionnel commence le 21 mars, calculé sur la base d'un calendrier solaire, c'est-à-dire Norouz. Ils n'ont pas de jour férié, mais cela n'empêche pas de faire la fête.

Chine, mais les Ouïghours, qui représentent aujourd'hui près de la moitié de la population de la province du

Xinjiang, ne participent pas activement à ces célébrations chinoises.

Pour les Ouïghours et les autres minorités musulmanes du Xinjinag (Kazakhs, Kirghizes, Tadjiks, Ouzbeks, Tatars...), le Nouvel An traditionnel commence le 21 mars, calculé sur la base d'un calendrier solaire, c'est-à-dire

Comme en Iran, en Turquie, en République d'Azerbaïdjan et au Tadjikistan, le dernier mercredi avant l'équinoxe de printemps est un jour important pour les Ouïghours, dont les rituels symbolisent certains aspects de la vie humaine.

Norouz. Ils n'ont pas de jour férié, mais cela n'empêche pas de faire la fête. Les familles et les amis se rassemblent généralement pour prendre part à un grand repas et aux cérémonies traditionnelles.

En dehors des villes où l'agriculture est la principale activité, Norouz est également censée marquer le premier jour du labour des champs. Le temps le permet généralement dans le sud du Xinjiang, tandis que dans le nord, la température est encore trop froide pour commencer les activités agricoles.

Pour les Ouïghours, Norouz est associé au renouveau de la nature, au début du printemps et aux activités agricoles. Cette période de l'année a aussi une très grande importance en raison de nombreux rituels et traditions.

Dans le pays des Ouïghours, les célébrations du Nouvel An iranien commencent quatre semaines avant le Jour de l'an, le 21 mars. Selon la tradition, les Ouïghours attribuent chaque semaine à l'un des quatre éléments: «Su Heptisi» (Semaine de l'eau), «Ot Heptisi» (Semaine du feu), «Tuprakh Heptisi» (Semaine de la terre) et «Ahiri Heptisi» (Dernière semaine) dédiée au vent.

Selon les croyances populaires, lors de la Semaine de l'eau, un phénomène important se produit dans la nature: l'eau se renouvelle et les eaux mortes



Les musulmans ouïghours assistent à la prière du vendredi à la mosquée «Id Kah» à Kachgar.



Le mausolée d'Abakh Khoja, construit au XVIIe siècle, est le lieu le plus sacré du Xinjiang et l'un des plus beaux exemples de l'architecture islamique en Chine.

commencent à s'agiter. La Semaine du feu est le temps de la renaissance des flammes. Lors de la Semaine de la terre, la Terre est revenue à la vie. Et enfin, la Dernière semaine est marquée par l'arrivée du vent qui redonne vie aux plantes, quand les arbres s'éveillent et les bourgeons s'ouvrent. Le printemps est arrivé. De nos jours, en raison d'un calendrier chargé et de nombreux autres impératifs de la vie moderne, le festival de Norouz devient beaucoup plus court chez les Ouïghours qui le célèbrent entre un et quinze jours.

Comme en Iran, en Turquie, en République d'Azerbaïdjan et au Tadjikistan, le dernier mercredi avant l'équinoxe de printemps est un jour important pour les Ouïghours, dont les rituels symbolisent certains aspects de la vie humaine: 1) souhaiter la santé, la joie et le bien-être pour la personne, la famille et la communauté, 2) se divertir et se débarrasser des problèmes de l'année passée, 3) éviter les calamités.

Il est à noter que les cérémonies, les rituels et les dates ne sont pas forcément les mêmes pour toutes les nations qui



«Nang» en chinois signifie «nân» (pain).

célèbrent Norouz. Par exemple, en ce qui concerne le dernier mercredi avant le 21 mars, il est célébré par les Kurdes d'Iran et de Turquie, tandis que les Kurdes d'Irak et de Syrie ne le célèbrent pas et ont reporté certaines symboliques au Jour de l'an, Norouz.[3]

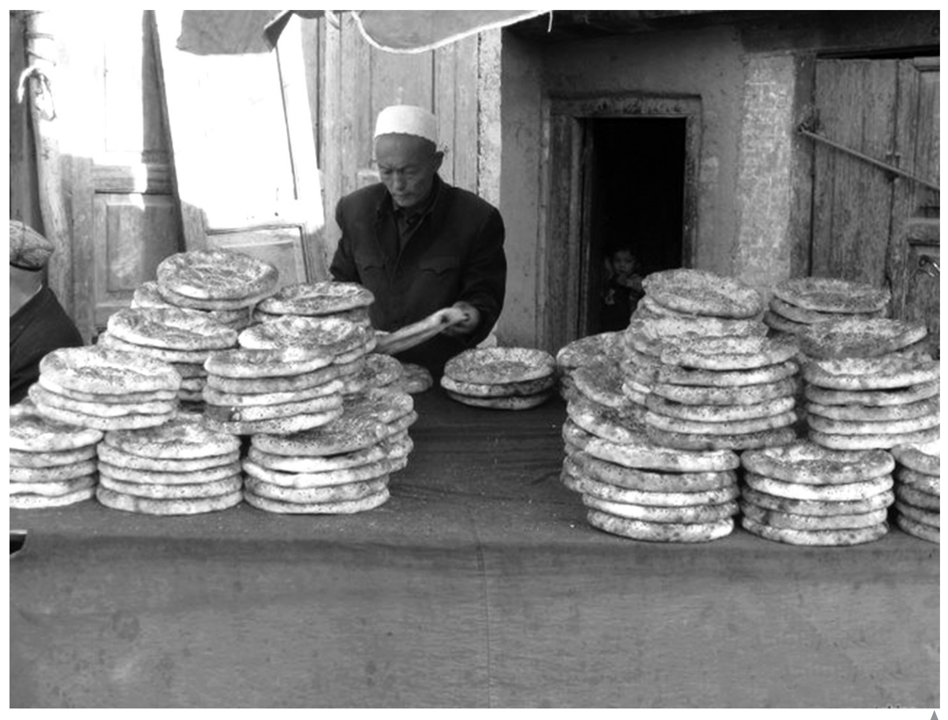
«Norouz mobarak!», souhaitent les Ouïghours lors de la fête de Norouz. Selon certains historiens, la célébration de Norouz, par les Ouïghours, remonte à une période avant l'islamisation de la région, dès le Xe siècle.

Selon la tradition des Ouïghours, le jour de Norouz, les habitants des villes et des villages, hommes et femmes, jeunes et moins jeunes, se rassemblent dans des lieux publics, comme les parcs ou les places centrales des villages, pour célébrer la fête. Les femmes et les petites filles portent de jolies robes, les hommes et les garçons leurs costumes traditionnels.

On organise des jeux pour les enfants. On récite des poèmes de circonstance pour glorifier Norouz; les conteurs divertissent la foule en racontant de courtes histoires ou des blagues. Les musiciens et les chanteurs jouent de la musique populaire, mais aussi du «Mugham», genre de musique traditionnelle alliant le chant à des instruments anciens avec une place importante à l'improvisation. Ce mode fait partie du grand trésor de la musique savante orientale, dont les caractéristiques artistiques sont partagées par les nations



Avec une hauteur de 44 mètres, le «Minaret d'Emin» à Tourfan est le plus haut minaret de Chine. Il fut construit en 1777.



Un vendeur de «naan», pain ouïghour.

turcophones, le monde arabe, le monde iranien, et dans une certaine mesure, avec la musique hindouiste pratiquée en Inde du Nord (mais aussi au Pakistan et en Afghanistan) depuis le XIIIe siècle sous l'influence de la musique persane à la cour des empereurs Moghols.

Dans beaucoup de villes et villages, les notables sélectionnent souvent un certain nombre de personnes quelques mois avant Norouz pour organiser le festival. Ces comités se chargent aussi de la collecte de fonds pour couvrir les frais surtout pour la préparation des banquets. Conformément à la tradition ouïghoure, tous ceux qui assistent au festival doivent goûter à la nourriture de Norouz. «Norouz mobarak!», souhaitent les Ouïghours lors de la fête de Norouz. Selon certains historiens, la célébration de Norouz, par les Ouïghours, remonte à une période avant l'islamisation de la région, dès le Xe siècle. ■



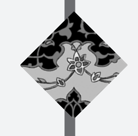
Le nom de ce pain, «Naan», est tiré du mot persan «nân», utilisé par plusieurs peuples turcophones de l'Asie centrale.

1. UNESCO: *Journée internationale de Norouz*. Accessible à: *https://fr.unesco.org/commemorations/nowruzday*
2. REZAÏ, Mahnâz: *Norouz dans quelques pays voisins de l'Iran*, in: *La Revue de Téhéran*, n° 65, avril 2011, pp. 84-87. Accessible à: *http://www.teheran.ir/spip.php?article1360#gsc.tab=0*
3. BEURY, Hélène & MADANCHI, Shahzâd: *Regard sur la fête de Norouz: traditions des Perses*, in: *La Revue de Téhéran*, n° 77, avril 2012, pp. 86-93. Accessible à: *http://www.teheran.ir/spip.php?article1557#gsc.tab=0*

PARSA

Maxime Deprick

I.



I'm there
in the City of Broken Persian Empire

I saw people singing
and children working

I saw vodka cheating
and patience learning

Enlightment everywhere
and Love burst
real trust and religion crumbs

and the spirits of high beings
waiting kindly for the time
of recognition

II.

The Highness of Persia
in the people
coming down
from the mountains

after a long walk
among the secrets
of the universe

III.

Tricky sense of
living,

the one that
let you know
what can be achieve

and at the same time

gives you just enough time
to forget that's real

IV.

Do not say
"I'm no one"
because
you are
someone.

V.

The Pot Maker
and the Drunken Sailor

walk down the port
and the tights alleys

at the corner of the
next street

they see
children fighting:

it's theirs.

They go back
on the boat
feed the pots
with handmade wine.

VI.

Iran is well
People are well
Everything's well

Maste Mastam!

The world's on tracks

VII.

Quand le cristal de l'inquiétude
prend naissance en vos chairs;
il s'y incruste
profondément, durablement.

Pétri de mille circonstances
diverses,
superposition
de couches de bitume brûlant,
il s'attache
à vous faire
langoureusement frémir.

Si je n'étais pas aussi certain
que la raison le mine,

je serai d'effroi vêtu.

VIII.

Par-delà les collines,
Par-delà les vallées,
Par-delà les montagnes,

la descendance et l'héritage
de Pahlavi, Kurosh, Dariush et Mandana;

Par-delà les soleils couchants,
Par-delà les yeux borgnes et les chiens
errants,
Par-delà les étoiles descendues
dans la vallée de Fars,

Par-delà et en-dedans.

Un lac au milieu du désert :
"Irânshahr! Irânshahr!"

et des regards,
et des crachats,
et des voitures,

la machine a ici trouvé
un lieu de résistance
et les illuminés font face
à la sagesse héritée
des veillées les yeux ouverts

l'esprit porté par
un relief de comète,
de planète rouge,
des pierres millénaires
enturbannées de poussières
dansantes;

elles-mêmes attentives
au souffle, aux chants,
à la lumière
qui émane
de cette terre
et de ces yeux Persans.

Le ciel pur,
embrasé,
par les temples du feu,
par les reines magnifiques
et les rois de la maison de Soleyman

se prend, apaisé,
à rêver un peuple heureux,
étrangement mêlé
de modernité.

IX.

Sept ans après, les combats
de bêtes somptueuses et
la gloire éphémère
de Dubaï, la pointe
d'Oman, le désert
argenté aux couleurs d'orage
retombé ;

le soleil se couche sur les mangeurs
d'opium
et les colonnes de Vulcain.

De l'autre côté, et par-delà,
vois-tu cher poète,

je vois plus loin, je tente,
toujours.

Dans le roulis des eaux
du Golfe, je trouve mon âme
et mon amour,

la terre brûlée n'est ici qu'en partie
politique,
elle est surtout en belle poétique;

et le rictus occidental
n'a pas ici sa place.

Mais les montagnes prennent le pas
et m'enlacent de leurs bras,
monumentaux,
rouges et blancs,
gris et tremblants
encore
de la chaleur terrestre.

Des points dans la chaîne des mots.

Allure de Motion Picture.

X.

Jack is sitting once again
in the desertic land
on a moon palace

fed with the power of the stars
one itself with another perfect in mind.

Je vois et je m'étonne ;

venu cueillir les fruits du désert
j'ai récolté ma pierre de foyer
espaces espaces
qui se font du feu à la mer
qui se fout des folies
qui se fout des étoiles
inscription de fond de bâtisse
comble du zénith

penchant pour un terrain magique
loin du réalisme
des mages-termites

Plaques qui s'éclatent et se brisent
en traces géométriques, animales

Je te suivrai, mon amour,
à travers
tous les déserts

de fin du monde
et de joie primaire.

XI.

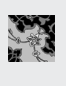
Dans les creux de la terre
Déploiement des balances
Des abris de fortune
et des camions de fruits
Délicieux.

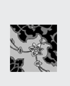
La datte solaire
et le citron sucré
les tomates mignonnes
les grenades pressées

le riz et le safran
la couleur de l'été
la douceur d'un fruit sec
le sel et le concombre

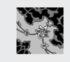
Iran Cola, Dough aromatisé
le fromage compact
le Sangak grillé

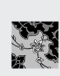
et les yeux d'une tête
de mouton cuisinée. ■


ماهنامه «رُوو دوتهران» در دکه‌های اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی‌های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.


در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.


مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.


چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.


« رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.


نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.

En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.

Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.

Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.

La Revue de Téhéran se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.

Toute citation reste autorisée avec notation des références.

S'abonner en Iran

LA REVUE DE TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه "رُوو دو تهران"

- یک ساله ۲۰۰۰/۰۰۰ ریال
- شش ماهه ۱۰۰۰/۰۰۰ ریال
- **1 an 200 000 tomans**
- **6 mois 100 000 tomans**

Nom de la société (*Facultatif*) مؤسسه

Nom نام خانوادگی — Prénom نام

Adresse آدرس

Boîte postale صندوق پستی — Code postal کدپستی

E-mail پست الکترونیکی — Téléphone تلفن

اشتراک از ایران برای خارج کشور با پست عادی

- شش ماهه ۴/۵۰۰/۰۰۰ریال
- یک ساله ۹/۰۰۰/۰۰۰ ریال

S'abonner d'Iran pour l'étranger

- **1 an 900 000 tomans**
- **6 mois 450 000 tomans**

حق اشتراک را به حساب جاری **۲۵۱۰۰۵۰۶۰** نزد **بانک تجارت،**
شعبه **میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱**
(قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت)
به نام **موسسه اطلاعات** واریز،
و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس
تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، موسسه اطلاعات،
نشریه ***La Revue de Téhéran*** ارسال نمایید.
تلفن امور مشترکین: ۲۹۹۹۳۴۷۲ - ۲۹۹۹۳۴۷۱

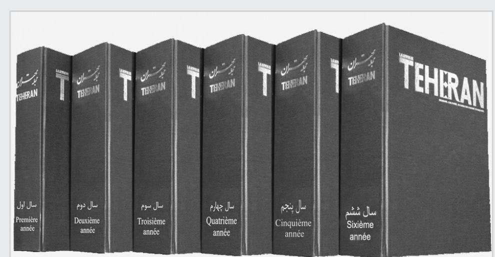
Effectuez votre virement sur le compte :

Banque Tejarat
N°: **251005060** de la Banque Tejarat
Agence **Mirdamad-e Sharghi**, **Téhéran**,
Code de l'Agence : **351**
Au nom de **Mo'asese Ettelaat**

Vous pouvez effectuer le virement dans l'ensemble des Banques Tejarat d'Iran.

Merci ensuite de nous adresser la preuve de virement ainsi que vos nom et adresse à l'adresse suivante:
Presses Ettelaat, Av. Naft-e Jonoubi, Bd. Mirdamad, Téhéran.
Code Postal : 15 49 95 31 11
Pour signaler tout problème de réception : mail@teheran.ir





S'abonner hors de l'Iran



Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.

(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ____________ **PRENOM** ____________

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ____________

ADRESSE ____________

CODE POSTAL ____________ **VILLE/PAYS** ____________

TELEPHONE ____________ **E-MAIL** ____________

- ☐ **1 an** **120 Euros**
- ☐ **6 mois** **60 Euros**

☐ Effectuez votre virement sur le compte **SOCIETE GENERALE**
N°: **00051827195**
Banque:**30003**
Guichet: **01475**
CLE RIB: **43**
Domiciliation: **NANTES LES ANGLAIS (01475)**
Identification Internationale (IBAN)
IBAN FR76 3000 3014 7500 0518 2719 543
Identification internationale de la Banque (BIC): **SOGEFRPP**

☐ Envoyez une copie scannée de la preuve de virement à l'adresse e-mail de la Revue: **mail@teheran.ir**

☐ **Règlement possible en France et dans tous les pays du monde**

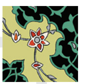
مرکز فروش در پاریس:

Point de vente à Paris:

**Librairie du
Pont de Sèvres
204 allée du Forum
92100 Boulogne
Tel: 01 46 08 21 58**

www.teheran.ir

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان مصدق جنوبی (نفت جنوبی سابق)،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نشانی الکترونیکی: mail@teheran.ir
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ



مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول
محمد جواد محمدی

سردبیر
املی نُوواگلیز (رضوی فر)

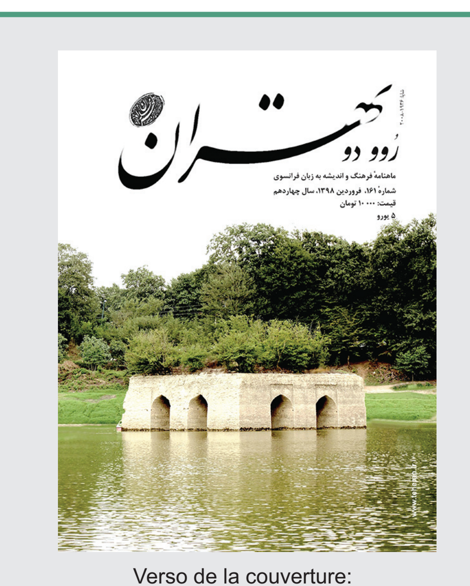
دبیری تحریریه
عارفه حجازی
بابک ارشادی

تحریریه
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
افسانه پورمظاهری
ژان-پیر بریگودیو
میری فِررا
اِلودی برنارد
ژیل لانو
مجید یوسفی بهزادی
خدیجه نادری بنی
زینب گلستانی
مهناز رضائی
جمیله ضیاء
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
شهاب وحدتی
سپهر یحیوی
سعید خان آبادی
مرضیه خزایی

طراحی و صفحه آرایی
منیرالسادات برهانی

تصحیح
بئاتریس ترهارد

پایگاه اینترنتی
محمدامین یوسفی



Verso de la couverture:
Le lac Abbâsâbâd à Behshahr. Au centre de ce lac, se trouve un ilot où se dresse un petit pavillon en brique de l'époque safavide.



ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی

شمارهٔ ۱۶۱، فروردین ۱۳۹۸، سال چهاردهم

قیمت: ۱۰ ۰۰۰ تومان

۵ یورو

www.teheran.ir